



Maurice Nadeau

L'éditeur et critique fête les 40 ans de « La Quinzaine littéraire ». Rencontre avec un intellectuel intransigent, ami de Blanchot, Beckett et Michaux. Page 12.

Psychanalyse

« L'Anti-Livre noir de la psychanalyse », mais aussi des ouvrages de Jacques Lacan, Max Dorra, Françoise Davoine et Jean-Max Gaudillière. Dossier. pages 6 et 7.

Le Monde

Des Livres

Vendredi 24 février 2006

SIEGFRIED KRACAUER UN NOMADE EN PHILOSOPHIE



« L'Histoire. Des avant-dernières choses », le testament intellectuel du grand penseur d'origine allemande, paraît enfin en France.

Essais. Page 5.

Tanguy Viel

Dans son quatrième roman, « Insoupçonnable », le jeune écrivain tisse une intrigue diabolique où les faux frères ne sont pas ceux que l'on croit. Littératures. Page 3.

Bruno Dumézil

Dans « Les Racines chrétiennes de l'Europe », le jeune médiéviste renouvelle magistralement l'histoire de la christianisation de l'Occident médiéval. Essais. Page 8.

Architecture

« Sensations urbaines », un ouvrage insolite qui renverse notre regard sur la ville. Et aussi : un essai sur l'œuvre de Mies van der Rohe ; la bataille des Halles. Page 10.

L'ÉVÉNEMENT FANTASY DE 2006



"Avec ces sombres chroniques, Stephen R. Donaldson s'est imposé comme un auteur majeur de la fantasy contemporaine."

Jacques Baudou,
Le Monde

Tome 2 à paraître
en octobre

LE PRÉ AUX CLERCS
FANTASY

www.lepreauxclercs.com

Contributions

Michel Contat
Collaborateur du « Monde des livres », directeur de recherche émérite au CNRS (ITEM), spécialiste de l'œuvre de Jean-Paul Sartre, chroniqueur de jazz à *Télérama*.
Dernier livre publié : *Les Musiciens du samedi soir* (éd. Zoé, 2003).

Gamal Ghitany
Ecrivain égyptien, auteur, entre autres livres, de *La Mystérieuse Affaire de l'impasse Zaafarâni* (Actes Sud, 1997), *Pyramides* (Actes Sud, 2000), et *Le Livre des illuminations* (Seuil, 2005).

Elisabeth Roudinesco
Collaboratrice du « Monde des livres », directeur de recherche au département d'histoire (UFR-GHSS) de l'université de Paris-VII, auteur de nombreux ouvrages, tous chez Fayard, parmi lesquels *Jacques Lacan. Esquisse d'une vie, histoire d'un système de pensée* (1993), *Dictionnaire de la psychanalyse* (1997) et *Philosophes dans la tourmente* (2005).

Rectificatif

Séjour à Barcelone n'est pas le titre du premier roman écrit (puis détruit) en 1936 par Claude Simon, comme nous l'avons indiqué par erreur dans la biographie de l'écrivain (« Le Monde des livres » du 17 février).

François Boddaert analyse les difficultés de la petite édition et pointe les dysfonctionnements de la chaîne du livre

Le petit éditeur dans sa « niche »

Le point de vue d'un petit éditeur affronté aux difficultés de sa survie devrait commencer par des jérémiades. Face aux monstres éditoriaux qui s'envoient à la tête des sommes mirifiques pour s'emparer d'un groupe, d'un réseau de diffusion ou d'un média, que pèse-t-il ? Avec à peine 250 titres à son catalogue, moins de 30 livres publiés chaque année et un chiffre d'affaires de 750 000 euros, il est inexistant.

Mais c'est justement sa chance, puisque son insignifiance financière lui évite les catastrophes irrémédiables (il ne tombe jamais de trop haut), et qu'il ne risque pas d'attirer le prédateur, avec son aréopage d'auteurs dépassant rarement les 1 000 exemplaires (trois fois moins pour la poésie). Du coup, il peut exercer sereinement sa mission : publier au compte-gouttes des livres choisis selon le seul critère de son goût, et d'entretenir une relation intellectuelle précieuse avec les auteurs, qui sont pour lui des créateurs et non de simples commis aux bénéfices. Cette mission d'intérêt général consiste à mettre au monde des ouvrages variés (poésie, théâtre, essais, romans...) qui ne connaîtront pas le succès commercial (sauf rarissimes exceptions) pour des raisons qui tiennent à des problèmes extérieurs au livre comme valeur spirituelle, mais auxquels, si infinitésimal soit-il, il est confronté.

Une évidente paresse contemporaine répute difficile son catalogue. Outre que « nul ne peut invoquer sa propre turpide », ce jugement tient pour l'essentiel autant au manque de curiosité qu'à la raréfaction du temps consacré à la lecture et à l'impérite de l'éducation nationale, qui semble avoir renoncé à transmettre le plaisir de lire (lequel demande une pédagogie initiale de l'effort). Pour un petit éditeur, cet effort est la source même de son bonheur à publier des livres confidentiels mais nécessaires, et qui se répandent lentement, car l'histoire de la littérature et celle des idées est souvent affaire de lenteur. Et c'est là que les problèmes

commencent ! En effet, si la « niche » qu'occupe la flopée des petites maisons ne fait pas vraiment d'ombre au règne des ouvrages conçus comme produits et obéissant aux lois du marketing, elle gêne cependant les voies de circulation commerciale dégagées à grand renfort de concentration pour accélérer la rotation des ouvrages, pour que ceux-ci aillent le plus vite possible de l'imprimeur à l'acheteur, avec retour express vers les lieux de destruction pour la grande majorité des volumes qui n'ont pas trouvé preneur... (les petites maisons épargnent cet effroi à leurs auteurs, chaque volume étant précieux !). Et les quelques milliers de titres annuels qu'éditent ces discrètes enseignes – sur 63 000 publiés en 2004 – sont autant

Son insignifiance financière lui évite les catastrophes irrémédiables, et il ne risque pas d'attirer le prédateur (...).

Du coup, il peut exercer sereinement sa mission

d'espaces en moins pour la grosse cavalerie, les tables des libraires n'étant pas extensibles, les rayonnages des bibliothèques municipales pas plus. Il en ressort un malaise qui se traduit mezza voce par le regret manifesté ici et là d'une production trop abondante... Le petit éditeur réplique qu'il vaut mieux trop de livres que pas assez, et qu'il se charge justement des ouvrages indispensables à une société plurielle et intelligente – non rentables (raison pour laquelle les grandes structures en publient de moins en moins). Sur tout, il signale depuis des années certains dysfonctionnements dans la chaîne du livre qui ne font que s'accroître :

- 1) La baisse des achats de nos ouvrages en bibliothèques, et la grande difficulté à s'y faire diffuser.
- 2) La baisse prévisible des subventions publiques (sans lesquelles

certains livres ne peuvent paraître), notamment au Centre national du livre, qui tire ses ressources d'une taxe sur la reprographie en voie d'extinction. Ou les politiques régionales parfois tentées par des activités plus « spectaculaires », quand elles ne sont pas l'enjeu de règlements de comptes politiques dont le livre fait les frais...

3) L'accès problématique aux médias (on doit se satisfaire des quelques journaux spécialisés). A ce sujet, de mauvais esprits se demandent pourquoi les chaînes publiques, financées pour partie par l'impôt, ne se feraient pas le miroir de la diversité du livre.

4) Enfin, et c'est l'aspect le plus sombre de la situation, l'état calamiteux du réseau des bonnes librairies, en proie aux problèmes de la diffusion-distribution (le diffuseur envoie ses représentants dans les librairies et bibliothèques quand le distributeur achemine et facture). Ce vecteur essentiel, dont la vocation est d'assurer la présence et la vente du livre, souffre de la concentration des mastodontes. Pour preuve, les quelques circuits indépendants subsistants (telles Les Belles Lettres, qui diffusent et/ou distribuent 140 petits éditeurs) voient enfler le nombre de petites structures éditoriales chassées par la concentration : par contrecoup quasi mécanique, cet accroissement ne permet plus de bien « travailler » les livres, faute de temps pour les présenter tous efficacement. Les mises en place s'en ressentent depuis quelques années. Or un livre « difficile » trouve une bonne partie de son public dans le réseau des bonnes librairies (une centaine pour la poésie, entre deux et trois cents pour des essais ou des premiers romans), qui accepte de lui donner une chance en assurant sa « visibilité », même rapide, la rotation moyenne étant tombée de trois mois à un seul en quelques années. Loin donc de faire fortune avec ces parutions, un libraire digne de ce nom n'imagine pourtant pas de ne proposer que les produits médiatiques. Mais, souvent submergé par les offices (livres envoyés...

d'office) des grands groupes et requis par une gestion millimétrée, il manque de temps et de sérénité pour bien connaître la diversité éditoriale et lire (ou au moins feuilleter) les livres qui lui parviennent et qu'il n'a pas toujours choisis ! Comment s'étonner alors que son influence fonde comme peau de chagrin ? Le libraire qui veut continuer d'assumer ce rôle prend sur son sommeil ou sa vie de famille, tombant dans un bénévolat usant ! D'autant qu'il s'échine à des combats picrocholis mais vitaux pour raccourcir les délais de livraison, obtenir le partage des frais de port, négocier des remises plus saluaires (35 % à 40 %), cesser d'être un collecteurs de TVA ou un pourvoyeur de remises (9 % aux collectivités, 5 % aux adhérents), certes légales, mais qui mangent sa déjà maigre marge... Bref, son quotidien est celui du petit éditeur, et, n'étaient des initiatives comme Dilicom (facturation rapide par l'Internet), le travail avec des associations interprofessionnelles ou de lecteurs (Hélikon, L'Animal de Pline...), des regroupements de libraires indépendants ou le projet d'extension à son commerce de la loi Sueur sur l'aide publique aux exploitants de salles de cinéma, il se sentirait bien seul face aux dangers qui le menacent de disparition – et l'édition difficile avec lui !

Mais la direction du livre et de la lecture annonçant une vaste enquête nationale (il n'y a rien eu d'envergure depuis celle qui présida à la loi sur le prix unique en 1981) sur l'état de la lecture en France, la déréliction est donc reportée... ■

FRANÇOIS BODDAERT

François Boddaert est écrivain, responsable des éditions Obsidiane et fondateur de l'association Hélikon.

Proposer un texte pour la page « forum » par courriel :
mondedeslivres@lemonde.fr
par la poste :
Le Monde des livres, 80, boulevard Auguste-Blanqui, 75707 Paris Cedex 13

AU FIL DES REVUES

Naissance de « Patrimoines »

L'INSTITUT national du Patrimoine, créé en 1990, est chargé de former les futurs conservateurs – notamment ceux des musées. Sa mission s'est élargie quand l'Institut de formation des restaurateurs d'œuvres d'art (Ifroa) lui fut rattaché. Aujourd'hui cet établissement vient de se doter d'une revue, *Patrimoines*, destinée à tous les acteurs du patrimoine.

La nouvelle publication s'articule autour de trois parties. La première entend aborder les grands débats patrimoniaux grâce aux concours de diverses personnalités. C'est ainsi que l'historien Krzysztof Pomian ouvre le premier numéro avec une interrogation : Pourquoi protégeons-nous les monuments ? L'auteur, historien, directeur scientifique du futur Musée de l'Europe à Bruxelles, met en parallèle le culte chrétien des reliques, la découverte des vestiges de l'Antiquité classique et la protection, plus tardive, des monuments, à

partir du XIX^e siècle. Dans la même section, Cédric Crémière, directeur du Muséum d'histoire naturelle du Havre, évoque les collections de cire d'anatomie obstétricale découvertes dans un pavillon de la maternité parisienne de Port-Royal. Ces milliers d'objets composent une documentation inédite sur l'histoire de l'accouchement.

La deuxième partie de la revue veut offrir une réflexion sur l'exercice des métiers de la conservation et de la restauration du patrimoine. Les articles sont plus arides, rédigés dans une langue parfois un peu pesante. De l'archéologie du bâti en basse Normandie à l'étude approfondie de trois stèles funéraires de la région de Palmyre (III^e siècle av. J.-C.), nous entrons dans le laboratoire – ou la cuisine – des professionnels du patrimoine.

La revue se clôt par une sélection de travaux scientifiques des élèves de l'Institut. Pour l'essentiel, nous sommes ici dans l'arrière-cuisine du patrimoine. On peut ainsi regretter que la revue reste à mi-chemin entre le bulletin d'une institution professionnelle et une publication destinée à des amateurs éclairés mais non spécialistes. Il y a pourtant une place à prendre dans ce domaine. ■

EMMANUEL DE ROUX

Patrimoines, n° 1, revue annuelle de l'Institut national du patrimoine, éd. Somogy, 57, rue de la Roquette 75011 Paris, 136 p., 37,50 €.

LETTRE DU CAIRE

La traduction arabe d'« A la recherche du temps perdu » est achevée

PAR GAMAL GHITANY

AYANT TOUJOURS redouté de devoir quitter ce monde avant d'avoir pu lire *A la recherche du temps perdu* en entier, je me sens aujourd'hui tranquilisé, maintenant que le texte est enfin disponible en langue arabe. Au total, il aura fallu vingt-neuf ans et les efforts conjugués de trois pays pour mener à bien cette entreprise...

En Egypte, c'est la revue *L'Ecrivain égyptien (al-Katib al-Masri)* fondée par le doyen des lettres Taha Hussein, qui, en 1945, a mentionné pour la première fois le roman de Marcel Proust. Au cours des années qui ont suivi, les intellectuels égyptiens et arabes ne connaissant pas le français ont pu néanmoins se familiariser avec le roman au travers d'articles et d'ouvrages de critique littéraire publiés en arabe. En ce qui me concerne, j'en ai découvert l'existence dans une étude sur le roman psychologique lue en 1960. Il faudrait s'attarder sur ce phénomène qui fait qu'une œuvre littéraire peut avoir une influence indirecte même sur ceux qui ne l'ont pas lue, suscitant l'inspiration d'autres romanciers ou les poussant à la réflexion.

L'histoire de la traduction de *la Recherche* commence en 1977 avec la parution en Syrie de *Du côté de chez Swann*. Cette première partie du roman fut traduite par Elias Badiwi, un directeur émérite qui avait réussi à rallier à son projet M^{me} Najah al-Attar, ministre de la culture

syrienne de l'époque. Se sont succédés ensuite *A l'ombre des jeunes filles en fleurs*, en 1979, puis *Le Côté de Guermantes*, en 1980.

Longue interruption

Le projet a alors connu, faute de moyens, une très longue interruption. Voyant que la parution des deux parties restantes se faisait attendre, le Centre national du livre (CNL) français a décidé, par l'entremise du programme d'aide à l'édition (baptisé Taha Hussein) qu'il soutient via l'ambassade de France au Caire, de reprendre sous son aile la publication d'une édition égyptienne intégrale. Pour ce faire, les trois parties déjà publiées ont fait l'objet d'une réédition, parue à Damas en 1994. Il était prévu que la suite de la traduction paraisse en Egypte, au rythme de l'avancée d'Elias Badiwi. Hélas, si le travail qu'il avait accompli a bien été édité au Caire (*Sodome et*

Gomorrhe en 1998 et *La Prisonnière* en 2001), il s'agissait pour le traducteur d'une publication posthume puisque celui-ci est décédé en 1997.

C'est un érudit syrien spécialiste de littérature française, le professeur Jamal Chehayed, qui a pris la suite, s'attelant à la traduction des volumes restants, *Albertine disparue* (en 2003) et *Le Temps retrouvé*, il y a quelques mois. L'intégralité de *la Recherche* est maintenant disponible en arabe : c'est un événement considérable que *Les Nouvelles littéraires (Akhbar al-Adab)* – le seul journal littéraire du monde arabe – ont célébré en publiant un numéro spécial consacré à Proust et à son influence sur la littérature arabe.

Si l'on excepte les francisants, notamment les professeurs de littérature française, je ne connais qu'un seul intellectuel égyptien qui, avant cela, avait déjà lu l'intégralité de *la*

Recherche : il s'agit de Naguib Mahfouz, qui l'a lue très tôt... en anglais.

L'histoire, est assez cocasse : confronté en 1948 à une décision inopinée de le muter du poste qu'il occupait dans un cabinet ministériel, Mahfouz s'est trouvé affecté à la conservation d'un bâtiment du vieux Caire remontant au XVI^e siècle : le dôme du sultan Ghouri. Alors qu'il se demandait comment il allait occuper son temps, quelle ne fut pas sa surprise de découvrir, dans les sinuosités du bâtiment, une bibliothèque particulièrement riche, où figurait précisément cette version anglaise de *la Recherche*. Il s'y plongea aussitôt, la dégustant comme un recueil de poèmes, chaque jour un certain nombre de pages. De son aveu, ce fut une lecture inoubliable, qui devait laisser en lui une trace profonde.

(traduit de l'arabe par Khaled Osman)

publient de nouveaux auteurs

Pour vos envois de manuscrits :
Service ML - 1 rue de Stockholm
75008 Paris - Tél : 01 44 70 19 21
www.editions-benevent.com

Jeu dangereux avec faux frères

Tanguy Viel, qui publie, avec « *Insoupçonnable* », son quatrième roman, sait remarquablement restituer les atmosphères, les comportements, et réinventer les lieux – la mer surtout

Faut-il priver le lecteur du bonheur de découvrir, détail après détail, le fin mot – s'il existe vraiment – de cette machination « à double fond », comme les valises en apparence insoupçonnable et dissimulatrice d'inquiétants secrets ? Certainement pas. Et, pourtant, tout révéler d'emblée n'aurait pas une importance capitale, car on n'est pas, avec *Insoupçonnable*, dans l'une de ces intrigues policières où connaître à l'avance certaines clés, voire le dénouement, gâche le plaisir.

Comme dans ses trois autres romans, Tanguy Viel, qui sait construire un suspense et ne s'en prive pas, s'intéresse plus profondément à autre chose qu'à ce schéma narratif. Aux atmosphères, qu'il sait remarquablement créer, aux lieux – la mer est souvent présente, est-ce parce qu'il est né à Brest ? –, aux objets, aux comportements

effrayants, inimaginables, que peuvent avoir des gens au premier abord anodins, à leurs manies, à leurs secrets de famille, à leurs désirs inavouables.

Tanguy Viel ne fait pas mystère de sa passion pour Joseph Conrad – Lord Jim était devenu le nom d'un bar dans *L'Absolue perfection du crime*, son livre précédent, en 2001 – et il se souvient que « *Koltès disait que Conrad est génial parce qu'il a réussi à mettre en scène le drame des hommes sur la mer. Ce qui compte dans l'expression, c'est bien sûr "le drame des hommes"* » (1). C'est ce drame des hommes que Viel veut mettre en scène. Et la mise en scène lui importe plus que le scénario. Et les mots lui paraissent, plus que les images, aller au cœur de ce drame.

Un mariage chic au bord de la mer : joli début. Ne pas s'y fier. Le narrateur, Sam, vient d'être témoin au mariage de sa sœur, Lise, avec un homme riche qui a 50 ans – le double de son âge. Henri Delamare, le marié, veuf depuis quelque temps, possède une fortune familiale, qu'il a su faire fructifier. Il est commissaire-priseur.

Lise travaillait dans un bar de nuit fréquenté, en toute discrétion, par des messieurs très bien. Elle refusait de faire l'amour, contrairement à d'autres. C'est toutefois avec elle seulement qu'Henri voulait passer ses soirées. Et, un beau jour, il l'a demandée en mariage. Pourquoi a-t-elle accepté, alors qu'elle vivait avec un homme ? C'est toute une partie de l'histoire.

On comprend vite que Sam est un frère de pacotille et un véritable amant, celui de Lise, et que ce mariage cache un plan « *insoupçonnable* ». Encore une affaire de crime parfait, comme le hold-up de *L'Absolue perfection du crime* devait être parfait et sans une goutte de sang versé. Là non plus, en principe, il n'y aura nulle violence, juste une habile manière de récupérer de l'argent – de quoi rêve-t-on quand on manque d'argent ? – et de filer en Amérique, ou plutôt « *aux States* », comme dit Lise, tentant d'imiter l'accent des stars américaines.

Enfants de la bourgeoisie

Bien sûr, ça va rater, mais on ne vous dira pas ici comment – et, finalement, Tanguy Viel lui aussi vous demande de le deviner plus encore qu'il ne vous le montre. En outre, d'emblée le risque a été pris comme



Tanguy Viel, février 2006. TINA MERANDON/JDD

« *avec tout dans la vie* », « *que tout rate et qu'on le fasse quand même* ».

Si Lise n'a pas de frère – ou si elle en a un ce n'est pas Sam –, Henri, lui, en a bien un, Edouard, commissaire-priseur aussi, et son associé. Des enfants de la bourgeoisie, promis d'emblée à un bel avenir, « *mais quand on les connaît ensuite, ces deux-là (...) on a seulement du mal à imaginer qu'ils ont été enfants* ». Ils

sont très liés, allaient ensemble dans le bar où travaillait Lise, vont chaque semaine faire du golf ensemble – ce sont de très bons joueurs. En un mot, ils ont beaucoup de choses en commun – ce n'est pas sans importance.

Un amant présenté comme un frère, Sam, et un frère tout ce qu'il y a de plus vrai, Edouard. Mais le faux frère n'est peut-être pas celui qu'on croit. C'est en

tant cas le faux frère affiché, Sam, qui raconte l'histoire, et ce rêveur et glorieux paumé, fou de sa Lise, suscite immédiatement une certaine sympathie. D'autant qu'il a le regard aigu et décrit à merveille, tant ce mariage ridicule – dont, bizarrement, Edouard est absent – que les humiliations auxquelles il a droit en tant que frère de la nouvelle épouse, beau-frère que le mari se fait un devoir de fréquenter.

La description des dimanches au golf est savoureuse – et elle porte peut-être en elle la vraie clé qui transforme le plan « *insoupçonnable* » en une vengeance tout à fait soupçonnable. Tanguy Viel, à travers Sam, est à son meilleur. Sam n'accepte d'accompagner Henri et Edouard que par amour pour Lise. Il déteste le swing, la balle, et tout le reste. Il ne supporte pas la valse de Chostakovitch qu'Henri met à fond, à l'aller et au retour, sur son « *autoradio de luxe* », « *télécommande au volant* ». De quoi donner des envies de meurtre, non ? Mais qui a mis ce pauvre Sam sur ce chemin périlleux ? Une vraie femme ? Un faux frère ? ■

JO. S.

JO. S.

Les mots, le rythme, les images

On sait depuis son premier roman, publié en 1998, l'année de ses 25 ans, que Tanguy Viel a la phrase. Le phrasé même, le rythme. *Le Black Note*, récit syncopé, rêve inaccessible de transposer le phrasé de John Coltrane, aurait dû s'appeler *My Favorite Things*, en hommage à l'inoubliable saxophoniste. Mais Jérôme Lindon, patron des Editions de Minuit, qui publie Tanguy Viel, n'avait pas voulu de ce titre. Coltrane n'en était pas moins présent, et Tanguy Viel, déjà, montrait sa virtuosité narrative, son désir de jouer avec ses plaisirs et sa culture.

Son deuxième roman, *Cinéma*, annonçait la couleur dès le titre. Du moins le croyait-on. Car on était loin d'imaginer qu'il allait tenter ce pari fou : tout le livre était construit à partir du dernier film de Joseph Mankiewicz, *Le Limier*, dont le déroulement finissait par se confondre avec la vie du narrateur.

Mais il n'y a chez Tanguy Viel aucun désir de « faire cinématographique », on le comprend mieux encore avec son troisième texte, *L'Absolue Perfection du crime* (1), variations autour d'un supposé « hold-up du siècle ». Certes, on peut y voir un hommage aux films noirs des

années 1950-1960 – disons Jean-Pierre Melville si l'on s'en tient aux Français, puisque l'intrigue se passe en France – ainsi que, plus proches de nous, à Scorsese, Ferrara ou Kitano. Mais il ne faut pas pour autant prendre Tanguy Viel pour un formaliste, un as du décryptage, qui revisite les clichés – le hold-up. Sa voix est beaucoup plus singulière, et il faut la chercher derrière le titre de son nouveau livre, *Insoupçonnable*.

(1) *Paraît en poche, Minuit, « Double », 176 p., 6 €.*

(1) *Entretien aux Inrockuptibles, 21 août 2001.*

L'histoire d'un pays qui n'existe plus

Daniel Atias est un personnage de fiction. David Albahari prend soin de le préciser en épigraphe de son quatrième roman traduit en français (1) : « *Tout est imaginaire dans ce livre, seul Banff est réel.* » C'est à Banff, petite ville des Rocheuses canadiennes, qu'ont lieu les étranges rencontres de *Globe-Trotter*. Pourtant ce Daniel Atias, censé être totalement imaginaire, partage avec David Albahari non seulement des initiales, mais un destin. Tous deux écrivains, ils viennent d'un pays aujourd'hui disparu, l'ex-Yougoslavie. Tous deux sont d'une famille juive de Serbie. L'auteur, Albahari, 58 ans, s'est exilé au début des années 1990 et vit désormais au Canada, à Calgary, tandis que le héros du roman, Atias, n'est à Banff que le temps d'une bourse d'études, à l'été de 1998.

Le narrateur, jamais nommé, est un peintre canadien, lui aussi en résidence à Banff. Fasciné par le visage d'Atias, il n'a plus qu'une obsession : « *Essayer de dessiner enfin ce visage que je cherchais depuis toujours.* » Et son trouble va bien au-delà. Il est comme aimanté par cet homme qui parle peu. Il le sent habité par la récente histoire de son pays, faite de déchirures inoubliables. Il décide de passer le plus de temps possible avec lui, pendant les treize jours de son séjour à Banff. Dans ces impressionnantes montagnes, quelque chose les rapproche : tous deux sont originaires de la plaine : Voïvodine, « *la partie méridionale de la plaine pannonicienne* », pour Atias, et le Saskatchewan pour le narrateur.

Au musée de Banff, par hasard, les deux hommes trouvent la trace du passage, dans les années 1920, d'un globe-trotter croate, Ivan Matulic. Découvrant que le petit-fils de celui-ci vit à Calgary, ils l'invitent à les rejoindre. On ignore pourquoi il accepte immédiatement.

Etrange trio : un Serbe, un Croate, deux faces d'un pays détruit, et ce narrateur qui, tentant d'analyser ce qui se joue entre Atias et le petit-fils d'Ivan Matulic, devient parfois ennuyeux. Déjà dans *L'Appât*, Albahari avait imaginé un Canadien un peu raisonneur, incapable de comprendre ce qui s'était passé dans une région qu'il pouvait à peine situer sur une carte.

En un long flot de réflexions, de

PARTI PRIS JOSYANE SAVIGNEAU

notations – 220 pages, mais un seul paragraphe, pas une ligne de blanc –, David Albahari entremêle plusieurs récits, tous sous le signe du mystère, du malaise, voire du malheur, qui n'arrive qu'à la fin mais qu'on pressent bien avant. Ce texte concentré, tout entier au style indirect, sollicitant l'attention constante du lecteur, pose les questions sans réponse qui ne cessent de tourmenter Albahari. Et il est sous-tendu par l'une d'elles, essentielle : pendant combien de temps peut-on se souvenir d'un pays qui n'existe plus ?

Qu'est-ce qu'appartenir, avoir une origine ? Le petit-fils de Matulic, né de

parents immigrés au Canada, « *en voyant à l'école ses camarades, (...) n'avait qu'une seule idée : être comme eux, vivre dans une seule langue, sans être divisé en deux* ». Ce partisan acharné de l'intégration, qui revendiquait son identité canadienne, s'est pourtant retrouvé à Zagreb, en 1994, et doit reconnaître s'être voué soudain, avec passion, à la recherche de ses racines croates. Pari impossible, selon Daniel Atias, car « *il avait grandi dans un environnement imprégné de la vision du monde nord-américaine* ». Par conséquent, « *il croyait que ce qu'il voyait était véritablement tel qu'il le voyait (...) alors que chaque enfant né dans l'environnement communiste de l'Est lui aurait dit qu'il ne devait jamais croire que ce qu'il voyait était vraiment tel qu'il le voyait* ».

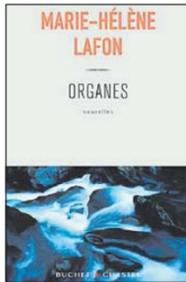
Que peuvent se dire, en 1998, un Serbe et un Croate décidant de confronter leurs expériences ? Comment la tragédie collective qui les a frappés les affecte-t-elle individuellement ? Si l'on accompagne Albahari dans sa complexe interrogation, on ne sera pas étonné de la terrible conclusion qu'il imagine.

GLOBE-TROTTER (Svetski putnik) de David Albahari.

Traduit du serbe par Gojko Lukic et Gabriel Iaculli, Gallimard, « *Du monde entier* », 220 p., 19,50 €.

(1) *L'Appât* (1999) ; *Goetz et Meyer* (2002) ; *L'Homme de neige* (2004), tous chez Gallimard.

ZOOM



ORGANES, de Marie-Hélène Lafon
Depuis son entrée remarquée en littérature avec, en un seul semestre, un roman, *Le Soir du chien* (2001), et un recueil de nouvelles, *Liturgie* (2002), on reconnaît sans peine la voix de Marie-Hélène Lafon. Tranchante, sèche et tendue, juste toujours, jusqu'à la brutalité, la cruauté parfois. Une langue qui ne craint plus d'être sensuelle aussi depuis *Mo* (2005), roman qui marquait un tournant dont *Organes* confirme la maîtrise. Douze nouvelles qui interrogent le corps, l'adolescence saisie par la curiosité de la chair, le sens des mots, précieux comme certaines pierres, aussi impitoyables qu'elles, arme de jet et matériau de bâtisseur. De la boulangère

– « *Le corps ! Une perfection, ni gros ni maigre, un miracle en boutique, une apparition au comptoir* » – à ce corset « *trop rose, trop humain, trop à vif, il a l'air de crier dans son désordre* » ; des confidences effrayées de Sœur Paule-Marie au corps nu photophore d'Ava, l'écrivain excelle à peindre le trouble, l'éveil secret et le malaise qui l'accompagne souvent. Avec ce pur bonheur de lecture, Marie-Hélène Lafon est à son meilleur. Ph.-J. C. Buchet-Chastel, 144 p., 12 €.

LA VIE D'AVANT, d'Annie Lemoine

Entre un compagnon peu présent et un amour neuf, Pamela ne peut choisir. C'est l'amant, Alexandre l'impulsif, « *qui ne connaît pas ses limites* », qui se fait le greffier d'une intrigue sentimentale aussi nue que coupante, éclats blessants d'une passion si forte que Pamela essaierait de « *déroger, d'échapper à ce passage compliqué, à cette voie étroite qui donne le vertige, où personne ne vous tient la main* ». La plume vive et fine d'Annie Lemoine sait même dire l'ambigu statut de ces photos, archivées dans les ordinateurs, qui refusent l'enfer des souvenirs et épuisent à chaque clic d'actualisation quelques vies. Et le parti pris d'une écriture au masculin est si bien tenu qu'il ajoute encore au charme noir de cette *Vie d'avant*. Ph.-J. C. Flammarion, 144 p., 14 €.

PROFESSIONS DE FOI, de Régine Vandamme

Ma mère à boire (2001), qui signait les débuts en littérature de Régine Vandamme, brosse, de façon pudique et concise, le portrait d'une mère broyée par ses démons. A la fin, des retrouvailles inespérées avec l'existence nous laissent entrevoir l'éternité... Cette dernière aura duré deux ans. Mais l'éternité ne tient décidément jamais ses promesses. Dans *Professions de foi*, le flirt poussé avec l'au-delà est devenu un luxe que M^{me} R. ne peut plus se permettre : le cancer est revenu, on ne badine pas avec la mort. Régine Vandamme, amoureusement, nous dit sa mère, encore et encore. Autour de ses mots à elle, il y a ceux des autres, le pharmacien, le médecin, la coiffeuse, témoins des derniers moments d'une drôle de dame. Ces tranches de vie d'une grande justesse, ces sentiments qui s'enchevêtrent forment un magnifique requiem pour la « *future morte* ». Fl. Bo. Le Castor Astral éd., 160 p., 14 €.

CAHIN-CAHA, d'Anne Lenner

La mauvaise réputation de l'adolescence n'est plus à faire, mais lorsque vous êtes contraint de la traverser handicapé et condamné à court terme, il y a de quoi remiser votre envie de vivre aux abonnés absents. C'est à peu près l'état d'esprit dans lequel s'enlise le héros de *Cahin-Caha*, premier roman d'Anne Lenner. « *La tremblote* », ainsi que l'ont surnommé ses camarades de collège et de désolation (pour la plupart des écopés dans son genre), n'a en effet que faire de cette existence à ras de fauteuil roulant et cultive sans vergogne un aquabonisme tranquille au goût de suicide imminent... Mais c'est sans compter sur son pote Lulu, un fugueur de première au cœur gros comme le Ritz, et sur des vacances décapantes au bord de la mer. Comme quoi, il n'est jamais trop tard pour jouir de soi-même et de la vie, même, et peut-être surtout, à fleur de mort. A mi-chemin entre Raymond Queneau et Alphonse Boudard. Avec un ton de banlieue très XXI^e siècle. Fl. Bo. Le Dilettante, 192 p., 15 €.

Frédéric Pajak et Théo Stern : deux regards opposés sur le sexe
Guerre et paix**LA GUERRE SEXUELLE**
de Frédéric Pajak

Gallimard, 142 p., 14 €.

VA OÙ TA QUEUE TE MÈNE
de Théo Stern

Ed. Le Dilettante, 218 p., 16 €.

Une chose est certaine : Frédéric Pajak et l'homme qui se cache derrière le pseudonyme de Théo Stern (« *membre en vue de la société civile* », précise mystérieusement l'éditeur) ne se retrouveront jamais sur le même terrain amoureux et sexuel. Ils ont pourtant tous deux la cinquantaine. Bobèche, le héros de *La Guerre sexuelle*, et Simon, le narrateur de *Va où ta queue te mène*, manifestent un même goût accaparant pour les femmes et une égale appétence érotique. Mais le premier est, selon ses dires, une « *couille molle* » dont la vie sentimentale constitue une sorte de désastre, alors que le second porte beau, aime séduire, trouvant dans l'activité sexuelle de quoi satisfaire heureusement ses désirs.

On avait lu avec une très grande admiration les livres précédents de Pajak. Romans ou biographies (de Nietzsche, Pavese, Joyce, Luther ou Apollinaire, tous aux PUF) dessinés autant qu'écrits, ils avaient inventé une forme, et surtout une manière inédite de dire la mélancolie, le chagrin, l'étonnement et la solitude. L'amour aussi. A cet admira-

ble raffinement succède, avec ce premier roman entièrement écrit, une sorte de fable ruisselante de stupre ou de roman-feuilleton glauque. Et si l'on devait, à partir de la lecture de *La Guerre sexuelle*, se figurer des images, elles seraient grossières, obscènes, outrées. Cependant, même si le mérite de ce roman est moindre que celui des livres dessinés, il serait injuste de le négliger.

Ancrage dans le pire

« *Avant même qu'elles ne m'aient déclaré la guerre, je l'avais perdue.* » Cette phrase saisissante proférée à la fin du livre par Bobèche en constitue la clef. « *Elles* », ce sont évidemment « *les* » femmes, même si deux seulement sont ici visées. Homme ordinaire, employé, père et mari (« *Notre vie conjugale n'était ni vide ni pleine : elle se vidait de son plein et, sans distinction, se remplissait de son vide* »), Bobèche a une conception passive et surtout défaitiste du sexe. L'enfant et pas mal d'alcool confirment cet ancrage dans le pire, matrimonial d'abord, puis extra-conjugal. C'est un « *désastre tiède, entretenu, bichonné* ». Le roman de Pajak, dont les dernières pages rachètent les faiblesses, est moins une déclaration de guerre qu'un sinistre constat de séparation, de différence, d'étrangeté. Auquel on demeure libre de ne pas entièrement souscrire.

Si l'on veut faire taire les armes, on peut lire le récit aux allures autobiographiques signé

Théo Stern. Chronique d'un séducteur moins légère qu'il n'y paraît, *Va où ta queue te mène* raconte les multiples « *existences parallèles* » et amoureuses de Simon, en marge de son mariage. L'alerte quinquagénaire se confie à Jill, 18 ans, dans le bar d'un grand hôtel parisien. A la fin, il couchera avec elle. Parler des choses du sexe n'étant souvent que le prélude à leur mise en actes. Et l'éducation amoureuse appelant une vérification.

« *Il s'agissait sans doute de la volonté de ne goûter qu'au meilleur en évitant le pire...* » Cette morale prudente ennemie du tragique et cet heureux tempérament donnent au récit un charme un peu désuet mais attachant. D'autant que Simon est un homme cultivé, complexe, une sorte de « *classique* » qui réfléchit, cite, observe, ironise, met en relation les circonstances et les lieux – belle géographie amoureuse de Paris des années 1970-1980. Désinvolte mais attentif, il ne prêche pas pour une conception fébrilement moderne et autonome du sexe. Pas d'érotisme sans amour. « *Faire l'amour n'est pas moderne mais c'est encore ce que je préfère* », écrivait Francis Picabia, plusieurs fois invoqué.

« *Le sexe est un moyen spécifique de connaissance du monde...* » Une flânerie pleine d'arrêts, de notes et de digressions qui donne à cette « *connaissance* » une engageante couleur. ■

PATRICK KÉCHICHIAN

Quand les cibles émouvantes de Patrick Deville cartographient le mal d'amour

Du coup de foudre au coup de feu

Avec *Pura Vida*, Patrick Deville signa il y a deux ans un roman exceptionnel. Cisellant comme à son habitude sa phrase aussi bien que son récit, il prenait prétexte de la vie de William Walker, personnage byronien, éphémère président élu du Nicaragua qui finit fusillé au Honduras, pour raffiner encore ces atmosphères de perte, visions hallucinées qui dévoilent une vérité stupéfiante et incongrue, affranchie de la marche du temps et des contraintes de l'espace.

Avec *La Tentation des armes à feu*, le romancier joue plus encore. De nous tous d'abord, comme « *le Grand Manipulateur* », Alfred Hitchcock – s'il égratigne la statue du grand homme, stigmatisant l'échec de *Topaz* (*L'Étau*, en v.f.), dont le maître proposa quatre fins possibles, guère convaincantes, Deville reconnaît succomber sans remède à l'emprise du cinéaste, capable d'imposer ses névroses au reste de l'univers, plus démoniaque que les dictateurs dont les folies servent de prétextes à des scénarios moins essentiels que le montage qu'ils autorisent.

Le tombeau d'un amour

Sur le sol en damier d'une hacienda cubaine, le corps sans vie de Juanita de Cordoba, noyé dans le pourpre de sa robe, ouverte en corolle, dit la fin de l'illusion amoureuse. Or, sous prétexte de manipuler les armes, colts rustiques, pistolets romantiques ou Smith & Wesson moins archaïques, le nouveau livre de Patrick Deville ne dit rien d'autre que le tombeau d'un amour pour cette

« *Grande Infante de Castille* », grâce brune et parfaite dont il ne pourra remporter le siège. « *Je marchais vers elle et la voyais sourire à quelques mètres dans le futur. Et je savais que j'allais mettre sept ans à franchir ces quelques mètres. Sept ans à ramper au milieu des gravats et des mines, à lacérer mon bel uniforme d'apparat sur les barbelés avant d'aller lui présenter ma pauvre gueule de soldat vaincu et mon drapeau blanc.* »

Du coup de foudre au coup de feu, l'amour peut-il échapper à la déflagration ? L'exploration mène le voyageur. De par le monde comme à travers le temps. Tout part d'une prise à partie. Une jeune Anglaise, blonde, comme les aime Sir Alfred, vient reprocher à Deville d'avoir repris à son compte le rôle du séducteur funeste inventé par Aldous Huxley quelque soixante ans plus tôt, sous prétexte que son *Feu d'artifice* (Minuit, 1992) ferait écho à ce livre presque homonyme. Ainsi débute le premier des quatre voyages dont l'issue ne fait pas même débat : explorer le piège dont l'auteur se sait la victime consentante.

Embarqué dans sa quête d'improbable collectionneur de Cours d'eau et Rivières du Monde – encore des flux qui échappent au contrôle de l'homme –, le narrateur croise le roman d'Huxley et un cliché de Baltasar Brum, pris à Montevideo quelques instants avant sa mort, une arme à chaque poing, sacrifié à un idéal démocratique peu couru en Uruguay, déjà en mars 1933.

« *Le livre et la photographie n'avaient objectivement rien à voir, comme peut-être n'ont rien à voir les deux pelotes de l'espace et du temps, dont l'entrecroisement des brins finit cependant par tricoter le chandail de la vie et votre habille pour l'hiver.* »

Même jeu aléatoire sur le lieu : la fenêtre sur l'océan, rêve d'échappée qui peut se réduire à un parking désert, à l'heure des aubes qui dissipent les songes, Bakou l'incendie ou l'improbable Montevideo, qui entretient cet *afrancesiamiento* dont Lautréamont, Supervielle et Laforgue alimentent la griserie.

Deville jongle avec ses carnets comme un as de la gâchette avec ses colts. Deux bien sûr : un pour les Mers & Océans du

globe, un autre pour les notes et citations sur la couleur bleue.

Au confluent, Essenine et Bakou – et son vertige industrialo-portuaire : « *On n'avait pourtant pas bien compris, au tout début, l'utilité du pétrole, et de ce gaz naturel qui, ici, s'enflamme spontanément au contact de l'air, les soirs d'orage. Et comme souvent, lorsque l'Homo sapiens, confronté à une nouvelle énigme, se gratte la tête d'un index dubitatif, on en fit une religion et le problème parut réglé.* »

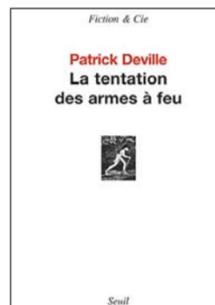
Vertige de mémoires télescopées, avec son lot d'hiatus imprévus : « *Depuis les œuvres de science-fiction américaines des années cinquante, nous imaginons le ciel de l'an 2000 parcouru de fusées ou de vaisseaux intergalactiques, pas vraiment ce merdier postsoviétique au milieu de quoi houquette une Mercedes des années trente haut perchée sur ses roues étroites.* »

Qu'importe ! L'écriture est le maître kaléidoscope. « *Il y a des vies dont on aimerait faire le récit avec la concision des Vies imaginaires de Marcel Schwob, des vies admirables emplies d'armes à feu, de chansons populaires et de hasards féconds.* »

Impossible dès lors d'échapper à l'ombre de Pouchkine, pour qui « *l'homicide n'est qu'un geste* ». « *Le poète russe (...) qui découvrait en 1829 les bains chauds de Tiflis, avant d'écrire Le Coup de pistolet, succomberait à la tentation des armes à feu et mourrait en duel face au baron d'Anthès.* »

Le jeu n'est jamais gratuit. « *On peut nourrir des rêves du Nord comme des rêves du Sud, de l'Ouest comme de l'Est. L'inévitable étant sans doute de ne pas vouloir être là où l'on est.* » Leçon simplement lucide de tout chagrin d'amour.

PH.-J. C.

**LA TENTATION DES ARMES À FEU**
de Patrick Deville

Seuil, « Fiction & Cie », 144 p., 14 €.

Diane de Margerie, Mathieu Lindon et la strangulation
De l'art de tordre le cou**L'ÉTRANGLÉE**
de Diane de Margerie

Mercure de France, 190 p., 14 €.

CEUX QUI TIENNENT DEBOUT
de Mathieu Lindon

POL., 160 p., 14 €.

Deux livres paraissent en même temps, dont l'intrigue tourne autour du thème de la strangulation. On ne peut concevoir auteurs plus différenciés par leurs œuvres et leurs tempéraments et les voilà pourtant réunis par cette obsession, qu'ils développent comme un plaidoyer pour l'imaginaire, avec de nombreuses références et réminiscences personnelles.

Dans un environnement littéraire français dominé par le réalisme, dans ce qu'il peut avoir de plus prosaïque et de trivial, ces embardees sont dépayssantes. « *Bond hors du monde* », écrit Diane de Margerie, en citant Kafka. « *L'autre monde* », dit Mathieu Lindon. Tous les deux ont pour protagoniste un écrivain, tous les deux un narrateur (ou une narratrice) qui peint. Et l'acte sexuel s'accompagne d'un meurtre, point de départ d'une double réflexion, érudite et ironique (selon deux modes certes très différents) sur le pouvoir et les limites de l'imaginaire, sur l'onirisme, sur la persistance des peurs et des audaces de l'enfance et de l'adolescence.

Dans ses livres, Diane de Margerie a toujours revendiqué une sorte de principe de départ vers l'ailleurs et a manifesté une constante défiance à l'égard du récit linéaire ou de la présentation didactique. Son goût pour la littérature orientale a fini par influencer sur sa narration. Particulièrement dans cette *Etranglée*, où l'on pense à certains brefs romans de Tanizaki. Passion de la manipulation perverse ou du moins retorse.

Théorie de la lecture

Le roman se présente comme une longue lettre de lectrice à un écrivain dont le roman, intitulé précisément *L'Etranglée*, s'inspire d'un fait divers. Un tueur assassine une prostituée et devient l'objet de passion d'une visiteuse de prison. Pris entre ces deux formes d'amour antagonistes, il suscite chez sa lectrice un processus d'identification trouble. Du personnage, elle glisse à l'auteur et dialogue avec ce double d'elle-même, en réfléchissant à sa vie : elle-même a été captive d'une passion et d'une amitié amoureuse, chacune ne puisant sa force que dans la confrontation avec l'autre. L'univers de l'enfance, marqué par le deuil des parents, se maintient dans la maturité et n'est jamais résolu (ni par le mariage ni par la sensualité). Tout se construit en elle dans une architecture mentale, violente, passionnelle, qui trouve un écho dans le roman meurtrier qu'elle lit, avec jubilation :

« *Vous jouissez de cette merveilleuse faculté que donne l'écriture – ne pas avoir de morale, ne pas avoir besoin de tromper, de tuer, puisque le roman s'en charge.* » Diane de Margerie propose ainsi, avec émotion et légèreté, une véritable théorie de la lecture romanesque. C'est toute l'étrangeté et la réussite de cette démarche.

Mathieu Lindon réunit, lui aussi, les deux versants, critique et narratif, de son travail. On est ici dans un univers plus délibérément fantasmagique, puisque le narrateur est l'écrivain (fils d'éditeur) et l'assassin. Il étrangle son amant en faisant l'amour avec lui. Son enfance, symbolisée par une pièce mystérieuse et oubliée, chargée de tous ses vêtements, resurgit, avec une série d'épisodes, poétiques, sexuels ou traumatiques, qui donnent un sens à son geste ou puisent leur sens dans ce geste.

« *Telle était la liberté que j'avais gagnée. Je ne la comprenais pas, mais voulais l'utiliser au mieux. J'étais un assassin nu, les deux mots se tempéraient. J'étais pur comme un agneau tueur, comme le monstre qui vient de naître.* » Mathieu Lindon utilise également son intrigue comme tremplin d'une réflexion sur la création et le rêve : ici autour de l'histoire de deux architectes imaginaires, amis du peintre Maurits Escher, qui auraient édifié un immeuble si complexe qu'ils auraient pu échapper aux SS pendant la guerre. ■

RENÉ DE CECCATTY

Penser dans le chaos de l'histoire

Livre de philosophie autant que d'historiographie, « L'Histoire. Des avant-dernières choses », de Siegfried Kracauer, met en lumière l'originalité et la cohérence d'une œuvre fondamentale et méconnue

Trop longtemps méconnu en France, Siegfried Kracauer (1889-1966) avait jusque-là fait l'objet de l'attention quasi exclusive des spécialistes d'esthétique, que fascinaient ses réflexions pionnières sur le cinéma, la photographie et la culture populaire en général. Ce livre posthume consacré à l'histoire a l'immense avantage de restituer une cohérence à l'œuvre en projetant sur elle une lumière d'autant plus nouvelle que Kracauer a longtemps pâti de l'éclat des philosophes et sociologues de l'école de Francfort, à la marge desquels il fut rangé alors qu'il avait fréquemment devancé certaines de leurs thématiques.

Écrit à la fin de sa vie, au cours des années 1960, contemporain des grandes réflexions sur la science historique dont Kracauer était parfaitement informé, ce texte inachevé publié pour la première fois en 1969 par Oxford University Press confirme qu'il s'agit, avec cette œuvre, d'une philosophie à part entière, qui se ressent des tribulations du XX^e siècle, et non du corpus hétéroclite d'un épigone. La revendication d'« extraterritorialité » maintes fois énoncée par son auteur fait écho aux errances d'un intellectuel juif allemand, sociologue, journaliste et philosophe, qui, installé aux États-Unis à la fin

L'HISTOIRE. DES AVANT-DERNIÈRES CHOSES (History. The Last Things Before The Last) de Siegfried Kracauer.

Traduit de l'anglais par Claude Orsoni, Stock, 372 p., 22 €.

des années 1930, décida, au rebours des « rémigrants », de demeurer dans son exil linguistique et géographique.

Toutefois, il serait trop simple d'amalgamer le nomadisme théorique de Kracauer aux aléas de sa biographie. Dès la défaite de 1918, il prend acte de l'impossibilité d'élaborer un sens à l'histoire, que ce soit sous la forme du progrès, du déclin ou même de l'espérance révolutionnaire. En 1922, il revendique pour le penseur « une attitude d'attente », une « ouverture hésitante » qui n'aurait pas à se résoudre dans un retour aux traditions fidéistes, dans les religions séculières ou dans le messianisme communiste – même si c'est souvent parmi les derniers

nostalgiques du marxisme que le souvenir de Kracauer s'est perpétué. D'un bout à l'autre de son itinéraire, la réalité historique se présente à lui comme essentiellement chaotique, fragmentée, hétérogène. Précédant de quelques encablures les réflexions de celui dont il a été le mentor philosophique et l'ami proche, Theodor Adorno, il est l'un des premiers à méditer sur l'appauvrissement de l'expérience humaine à l'ère du capitalisme, et à la traquer dans la critique de la culture, par exemple dans le phénomène du *kitsch*.

« Pensée d'antichambre »

Mais la pertinence d'une redécouverte de Kracauer réside moins dans ce constat, que feront à sa suite tant d'émigrés forcés à l'exil par l'arrivée d'Hitler au pouvoir, que dans le refus des conséquences qu'on en tire habituellement : l'adoption du scepticisme systématique, du relativisme, ou de la posture de « *desperado intellectuel* ».

Certes, la « *pensée d'antichambre* », qu'il pratique au début comme à la fin de son parcours, l'amène à se méfier des vérités ultimes de la philosophie, auxquelles revient l'Adorno de *Dialectique négative* (1966), et à leur préférer les vérités « *semi-cuites* » ou partielles que fournit l'histoire – très proche en cela de Raymond Aron, dont il connaît et cite les *Dimensions de la conscience historique* (1961). Toutefois, elle ne le conduit pas, comme Paul Valéry ou Nietzsche – dont il juge le propos « *adolescent* » –, à la radicale condamnation de l'histoire au nom de la vie. Bien au contraire.

Le choix de se placer sous l'invocation d'Erasmus nous donne une indication sur la voie proposée : si l'humanisme de la Renaissance reste, selon Kracauer, un monument, c'est parce qu'en évitant de prendre parti pour Luther ou pour le pape, il a le premier compris que l'« *ambiguïté est la marque de la vérité* ». D'où le goût de Kracauer pour les périodes d'« *entre-deux* », comme le monde précédant le triomphe du christianisme ou les débuts de la Réforme.

La critique de la prétention de l'histoire à accéder au rang de science à une époque où, dans la discipline, les sciences sociales, voire même la « *cliométrie* », régnaient en maîtres, peut paraître datée. En revanche, les développements de Kracauer



Siegfried Kracauer, 1930. COL. SCHILLER-NATIONAL MUSEUM/DLA MARBACH

constituent un excellent antidote à la tendance, elle toujours vivace, à ne voir dans le matériau historique qu'une simple construction. Kracauer s'affirme comme un « *réaliste critique* ». Il y a dans le document, le témoignage, la trace, une irréductible donnée que l'observateur se doit de respecter en s'effaçant de soi, sur le modèle des mystiques (ce qu'il appelle l'« *auto-étrangement* »), mais sans que cet effacement aboutisse à faire disparaître le sujet. Plus que le philosophe ou le savant, l'historien, par sa « *passivité active* », est celui qui laisse être et respirer les choses et qui s'en trouve, du coup, au plus près.

Cela ne conduit pas Kracauer à faire l'éloge du positivisme. Si l'histoire serre le « *monde de la vie* » (la *Lebenswelt* de Husserl), celui de l'expérience quotidienne et de l'intersubjectivité, c'est parce qu'elle confronte l'observateur à la nature discontinue du réel. Voilà aussi pourquoi *L'Histoire* est un livre de philosophie tout autant qu'une réflexion sur la

méthode et sur l'historiographie.

Kracauer tisse un lien d'une originalité profonde entre son travail sur l'image et l'histoire. L'archive comme la photographie n'ont-elles pas en commun de prendre la nature « *sur le fait* » (ce que Kracauer désigne par l'expression de « *caméra-réalité* ») dans un cadre provisoire dont la précarité signale l'incomplétude et fait signe vers l'infini ? Plus que les grands historiens, c'est ici Proust qui fait figure de modèle parce que, chez lui, le jeu de la mémoire s'ingénie à bouleverser les chronologies trop linéaires. Mais seul le roman permet de propulser le regard hors des limites où le réel se donne comme fragment et de bâtir une continuité en forme de récit. L'appréhender comme morcelée est sans doute tout ce à quoi peut prétendre l'historien. Et tel semble être pour Kracauer également le seul programme d'une modernité résignée et lucide qui a quand même le droit de rêver. ■

NICOLAS WEILL

La cohérence et l'errance intellectuelle

Longtemps, dans le paysage éditorial français, Kracauer aura fait figure d'homme d'un seul livre, le premier qu'il écrivit en anglais, en 1947 : *De Caligari à Hitler. Une histoire psychologique du cinéma allemand* (traduit et publié par L'Age d'homme en 1973). Cet ouvrage, qui cherchait à débusquer le progrès de l'autoritarisme dans les diverses couches sociales qui composaient la République de Weimar, l'imposa comme un théoricien du cinéma.

Que l'analyse de l'image n'ait jamais été détachée de son regard de sociologue – élève de Georg Simmel – sur l'Allemagne se lit pourtant dans son enquête de 1929 sur le milieu des *Employés* (en français aux Editions de la Maison des sciences de l'homme/Avinus, 2000). Montrant l'émergence d'une nouvelle classe qui ne se laissait pas appréhender dans les catégories opposant prolétariat et bourgeoisie, il y dénonçait l'illusion d'une existence moderne où l'on « *rachète sa pauvreté par la distraction* » symbolisée par le goût de la prototypique « *jeune vendeuse* » pour la chansonnette.

Tout au long de son parcours, Kracauer aura été sensible à la soumission subtile des âmes à laquelle le développement des techniques comme le cinéma, la

radio ou le roman populaire donnait une extension inouïe. Cette attention à la nature brisée de notre expérience circule chez lui d'un domaine à l'autre.

Ainsi, dans *L'Histoire*, est-ce bien une réflexion sur D. W. Griffith qui illustre l'hétérogénéité des réalités historiques et la pluralité des plans où celle-ci se déploie. L'image d'une main en gros plan dans *Intolérance* (1916) paraît un objet totalement détaché du corps de la femme à laquelle elle appartient. Ce qui est vrai en détail pour la particularité ne l'est pas, en grand, pour le général, en conclut Kracauer. De la micro- à la macro-histoire, la conséquence n'est pas forcément bonne.

De cette intuition, ceux qui se feront les avocats de la micro-histoire, fût-ce dans un sens assez différent, reconnaîtront leur dette envers cet étranger à leur discipline. « *Tout se passe comme si l'écho anticipé, et partiel certes, des conversations que Kracauer n'avait cessé d'entretenir avec quelques-uns de ses interlocuteurs – Benjamin, Adorno, Panofsky, Auerbach – m'avait atteint à travers leurs écrits* », confie l'historien Carlo Ginzburg dans un ouvrage collectif qui vient de paraître (*Siegfried Kracauer. Penseur de l'histoire*, sous la direction de Philippe Despoix et Peter Schöttler,

Edition de la Maison des sciences de l'homme/Presses de l'université de Laval, 246 p., 22€).

Né dans une famille de la bourgeoisie juive de Francfort, poussé à des études d'architecture, Siegfried Kracauer a été associé à la plupart des aventures intellectuelles de son siècle. Un temps tenté par la redécouverte du judaïsme, il fréquente au début des années 1920 la *Freie Jüdische Lehrhaus* animée par les philosophes Martin Buber et Franz Rosenzweig, avec laquelle il ne tarde pas à prendre ses distances, mettant précocement fin à sa phase « *théologique* ». Il suit de loin, non sans réserve ni critique, la voie des intellectuels séduits par la révolution russe, comme Ernst Bloch ou Georg Lukacs.

La précarité et l'exil

Son destin d'*Aussenseiter* (outsider) s'interrompt un moment quand il devient une des plumes les plus en vue du quotidien libéral *Frankfurter Zeitung*, où il publie en série la matrice de bon nombre de ses futurs ouvrages.

Proche de l'Institut de recherche sociale par bien des points sans jamais en être un collaborateur régulier, il entretient avec ses membres, notamment Max Horkheimer, des relations conflictuelles aigries par la précarité et l'exil, en France d'abord

puis aux États-Unis, dans lequel le jette la prise du pouvoir par les nazis. C'est à propos de son livre parisien, *Jacques Offenbach ou le secret du Second Empire* (1935, Le Promeneur, 1994) que la crise éclate avec Adorno, qu'il a initié au kantisme. Il se voit refuser par l'école de Francfort un manuscrit sur le thème de « *masse et propagande* ». Les relations, notamment épistolaires, avec Adorno ne s'en poursuivront pas moins jusqu'à la mort de Kracauer et leur correspondance constitue à ce jour une source encore à exploiter.

A son arrivée en 1941 aux États-Unis, Kracauer prend la décision de ne plus écrire qu'en anglais. Il vivra difficilement, grâce à des bourses, jusqu'à son entrée en 1952 au bureau de recherche sociale appliquée de l'Université Columbia (New York) qui finira par stabiliser quelque peu sa situation. C'est au début des années 1960, alors qu'il fréquente à nouveau l'Allemagne et notamment Hans Blumenberg, Reinhart Koselleck et Hans Robert Jauss, et qu'il prend connaissance de la traduction anglaise du *Métier d'historien* de Marc Bloch, qu'il entreprend son ultime confrontation avec l'histoire comme savoir, après en avoir si péniblement subi les cours. ■

N. W.

« Dans ce quatrième roman de Brina Svit, on retrouve la finesse de l'étude psychologique qui nous avait emballés dans *Con brio* et *Mort d'une prima donna slovène*. »
Isabelle Lortholary, *Elle*

Tandis que la bataille entre partisans et adversaires du freudisme continue, plusieurs ouvrages illustrent la vitalité intacte de la pensée analytique

La psychanalyse travaille sa défense

Gare aux oiseaux de malheur ! Au moment même où la France renforce son dispositif de surveillance des pigeons, poules, poulets et autres volailles suspectes, une bonne partie du « peuple psy » se mobilise, lui, pour tenir en respect un autre palmipède, à ses yeux tout aussi funeste et virulent.

Ce vilain petit canard, baptisé « TCC » parce que soupçonné de voler pour les « thérapies cognitivo-comportementales », se trouve décrit par le psychanalyste Pascal Pernot dans les termes suivants : « *Ce volatile, moins réputé pour son intelligence que pour la fixité du caquet qui lui donne son étymologie, colporte, autre sens du mot "canard", de fausses nouvelles : celles de la réduction du sujet à la statue du petit homme mécanisable qui serait dans l'homme (...). Le canard TCC nous promet des trajets de migration psychique standards, révélant*

L'ANTI-LIVRE NOIR DE LA PSYCHANALYSE sous la direction de Jacques-Alain Miller,

Seuil, 288 p., 20 €.

paraît aujourd'hui en librairie.

Ce volume collectif est la nouvelle mesure de confinement opposée à ce que de nombreux tenants de la France freudienne considèrent comme une authentique pandémie : la prolifération des doctrines de conditionnement, voire de « dressage », dans le champ des thérapies de l'âme. « *Les TCC ont maintenant infesté le discours courant* », affirme ainsi Véronique Mariage dans cet ouvrage engagé, où des zones de « *TCC-mania* » sont observées un peu partout en Europe, études de cas à l'appui. En Italie, en Grèce, en Angleterre aussi, et bien sûr en France, depuis les plans de santé mentale élaborés dans certains ministères (dépistage et questionnaires dès le bac à sable) jusqu'aux émissions de télé-réalité disciplinaire (le « *management familial* » de *Super Nanny*, sur M6), en passant par les batteries de tests façon Eglise de scientologie... « *C'est une invasion d'abord courtoise, comme celle des petits bonhommes verts de Tim Burton dans Mars Attacks ! (...). Le Morlock s'étale maintenant au grand jour* », annonce Pierre Stréliski.

Ainsi, le canard se serait fait harpie. Et de cette métamorphose, on connaît

la chronologie : en 2003, d'abord, le fameux « amendement Accoyer », visant à réglementer l'usage du titre de psychothérapeute, avait marqué le vrai début des hostilités. Puis un rapport produit par l'Institut national de la santé et de la recherche médicale (Inserm), en février 2004, avait mis le feu aux poudres en concluant à la supériorité des TCC ; enfin, la publication d'un *Livre noir de la psychanalyse*, à l'automne 2005 (« Le Monde des livres » du 9 septembre 2005), par une équipe globalement acquise aux TCC, était apparue comme une ultime provocation, et surtout comme une menace suffisamment inquiétante pour justifier un branle-bas de combat général : tribunes d'opinion, meetings enflammés, foisonnement d'une littérature militante dont *L'Anti-Livre noir* veut constituer la fine pointe.

A la différence du pamphlet lancé à grand bruit par son adverse partie, cet *Anti-Livre noir* a l'avantage de ne pas avancer masqué. Refusant la posture neutraliste ou pseudo-objective, il assume son parti pris, offensif et joyeusement polémique : « *L'Anti-Livre ne défend pas, il attaque* », proclament Jacques-Alain Miller, Christiane Alberti et Lilia Mahjoub, ses initiateurs. Membres dirigeants de l'Ecole de la cause freudienne, ces derniers présentent les textes rassemblés comme autant de savants « *coups d'épingle* » propres à conjurer pour de bon, comme par envoiement, le « monstre » cognitivo-comportementaliste.

« Rat de laboratoire »

Tous les moyens sont bons, ou presque, dès lors qu'il s'agit de canarder le « *tout petit monde* » de l'Inserm, et d'accabler ses experts évaluateurs, pour lesquels « *éthique veut dire remboursable* ». De même, aucun sarcasme n'est épargné aux tenants des TCC, dépeints en zéloteurs d'une clinique au rabais, parfaitement ajustée aux injonctions marchandes et productivistes du temps. Une idéologie potentiellement « *totalitaire* », même, dont les pères fondateurs auraient déjà confondu la souffrance psychique avec une déviance sociale, et le patient avec un vulgaire « *rat de laboratoire* ».

Ivan Pavlov et son chien baveur, John B. Watson et ses rats blancs, Burrhus F. Skinner et ses pigeons... Chacun en prend pour son grade, et les auteurs de *L'Anti-Livre noir* multiplient les exemples (du traitement de l'autisme à la gestion de la délinquance) pour montrer comment les héritiers contemporains

de ces méthodes « *béavioristes* » ont construit « *une vision de l'individu comme "mammifère social", oscillant entre self-management et self-control* », selon les termes du juriste Yves Cartuyvels.

Stimulis punitifs et techniques de désensibilisation, orthopédie émotionnelle et formatage généralisé : poussé à l'extrême, ce programme fit jadis ses preuves en Union soviétique, assurent les auteurs de *L'Anti-Livre noir*. Et il est à nouveau très prisé, aujourd'hui, dans l'encadrement médical présent à Guantanamo...

Adossées à une conception mécaniste de l'être humain, obsédées par l'idée du symptôme à faire « *céder* », « *ces nouvelles sciences de l'âme entrent en guerre avec quiconque ose maintenir une autre approche du sujet* », prévient la philosophe Clotilde Leguil-Badal. De là l'appel lancé à tous ceux qui défendent pied à pied une certaine tradition d'humanisme analytique, où la souffrance psychique est indissociable du sens que lui confère le patient, et donc d'un corps-à-corps au long cours avec l'informe, l'incalculable, l'inouï de l'inconscient. ■

JEAN BIRNBAUM



« L'écriture inconnue du possible »

QUELLE PETITE PHRASE BOULEVERSAUTE AU CŒUR D'UN ÊTRE ?

de Max Dorra.

Gallimard, « Connaissance de l'inconscient », 292 p., 22,50 €.

Au début de son ouvrage, Max Dorra cite cette patiente qui rembarre Freud en lui demandant de ne pas toujours l'interrompre pour « *savoir d'où provient ceci ou cela* », mais de « *la laisser raconter ce qu'elle a à dire* ». Comme Freud, le lecteur de Max Dorra doit se préparer à laisser le discours de l'auteur suivre son cours et ne pas s'effrayer des détours qu'il emprunte.

Ainsi, même si l'on n'en saisit pas tous les contours, le livre savamment construit de Max Dorra est de ceux qui stimulent l'esprit. La psychanalyse, les références à Freud et à Lacan, mais aussi à Winnicott et à d'autres, ne dessinent pas un territoire clôt et autosuffisant. La philosophie et la littérature, ou même la

neurophysiologie, ouvrent au contraire, étendent l'espace de réflexion. La profusion et l'érudition, le goût de la discussion et de la rhétorique argumentative, les multiples questions soulevées, qui se ramifient en mille autres, au lieu de repousser, séduisent, tiennent en éveil. A ces questions, comme le titre le laisse deviner, il n'est pas de réponses. Du moins claires, et que l'on puisse articuler. Car cette « *petite phrase* » est d'abord musicale. Ou plus précisément, la musique, « *langue d'une ère engloutie sonnant au cœur d'un monde neuf et étonné* » (Nietzsche), mieux que les mots, est apte à dire le bouleversement qui accueille « *l'inattendu* ». « *Si la musique, écrit Dorra, peut faire sangloter de joie, c'est parce qu'elle paraît toujours célébrer de miraculeuses retrouvailles.* »

Au départ, ce n'est qu'un changement imprévu d'humeur. Une vague tristesse, une langueur, l'ennui de la tâche à accomplir. Ou, au contraire, un allant inexplicable, une énergie, puisée on ne sait où. A la fin, c'est l'existence entière

qui change de chemin, de dessein, de destin. Que s'est-il passé ? Que se passe-t-il au moment où cette révolution s'opère dans l'intimité d'un esprit avec une telle puissance qu'elle va bientôt se projeter dans le monde des idées ?

Max Dorra a choisi trois visages, comme figures de ce bouleversement et symboles de cet accueil de l'inouï. Marcel Proust d'abord, avec la musique de Vinteuil dans *La Recherche*, Freud et *L'Interprétation des rêves*, Spinoza et « *la plus radicale des incorrections philosophiques* », *L'Éthique*. A chaque fois, soudainement, c'est, comme l'écrit Proust, « *l'essence permanente et habituellement cachée des choses (qui) se trouve libérée* ». « *Moments brûlants* », affirmation d'une radicale « *singularité* », révolte... « *Comment, avec des mots, réussir à envelopper un monde qui avait tenté de vous incarner* ». C'est une leçon de liberté que dispense Max Dorra. Une liberté à laquelle, heureusement, aucun mode d'emploi ni modèle ne donne accès. ■

P. K.

ZOOM

LA RÈGLE DU JEU



LA RÈGLE DU JEU, «Psychanalyse : Contre-attaque». Dans ce numéro spécial en forme de « *riposte* »

collective, plusieurs dizaines d'intellectuels, psychanalystes, écrivains ou artistes ont répondu à l'invitation de la revue. « *Voilà ce que nous vous proposons : chacun de nous, en son nom propre et à sa façon, dira comment il a rencontré la discipline freudienne, ce qu'il lui doit, en quoi elle lui importe* », écrivaient Bernard-Henri Lévy et Jacques-Alain Miller. Le présent volume rassemble les témoignages recueillis. Parmi les signataires, Isabelle Adjani, Laure Adler, Agnès Aflalo, Marlène Belilos, Tahar

Ben Jelloun, Tom Bishop, Renaud Dutreil, Nathalie Georges, Roland Jaccard, Jacques Le Rider, Jean-Claude Milner, Marie-France Pisier, Maren Sell, Jean-Pierre Sœur, Jean-Didier Vincent et François Wahl. *J. Bi.* n° 30, janvier 2006, 320 p., Grasset, 15 €.

AU CONFINS DE L'IDENTITÉ

de Michel De M'uzan. Sous peine d'obscurité, le récit de cas doit être construit comme une fiction et jamais comme une expertise. Pour être vrai, il doit être d'abord de la vraie littérature. Et c'est en cela que Michel De M'uzan est l'un des meilleurs psychanalystes de la scène française. Car ses qualités cliniques vont de pair avec ses talents romanesques. On en retrouve la trace dans ce recueil d'articles centré sur la problématique des troubles narcissiques et de la dépersonnalisation. Car la confrontation avec le vacillement identitaire est au

cœur de la relation transférentielle, de cette « *chimère* » fabriquée par le processus même de la cure. Un grand bonheur de lecture. *E. Ro.*

Gallimard, « Connaissance de l'inconscient », 165 p., 16 €.

QU'EST-CE QUI VOUS AMÈNE ?

de Martine Bacherich. « *Comment représenter les commencements, transposer une rencontre, dès son premier instant, le caractère si massif de ce qui fait intrusion dans notre*

Quand Lacan défendait la révolution freudienne contre les idoles de l'insurrection

LE SÉMINAIRE.
Livre XVI. D'un Autre à l'autre (1968-1969).
de Jacques Lacan,

Etabli par Jacques-Alain Miller, Le Seuil, 393 p., prix ?????

Tous ceux qui aujourd'hui se plaisent à dénigrer sous le nom de « Pensée 68 » un moment essentiel de l'histoire française de la philosophie – de Michel Foucault à Jacques Derrida en passant par Louis Althusser – seront embarrassés par la lecture de ce séminaire de Jacques Lacan, prononcé durant l'année 1968-69, et qui allie l'art de la provocation à une apologie plutôt conservatrice de la rationalité libérale.

Car contrairement à la vulgate contemporaine qui voudrait faire de Lacan – et de bien d'autres penseurs de cette époque – les héritiers d'une sorte de nazisme heideggérien mâtiné de totalitarisme stalinien, on assiste ici à une mise en cause cinglante et désespérée de la notion de Révolution. Une véritable épopée du désenchantement qui, on le sait maintenant, empêcha certains militants de la cause révolutionnaire d'évoluer vers un terrorisme à l'italienne.

Il faut dire qu'à cette date, Lacan voit plusieurs de ses partisans se rallier aux injonctions de la Révolution culturelle chinoise et aux préceptes énoncés par Mao Zedong dans le *Petit Livre rouge*. D'un côté les membres de sa famille, Judith et Jacques-Alain Miller, s'engagent dans le mouvement de la Gauche prolétarienne sous la houlette de Benny Lévy, de l'autre les écrivains de la revue *Tel Quel*, emmenés par Philippe

Sollers et Julia Kristeva, commencent à regarder avec passion les scintillements d'un Orient rouge qui leur semble d'autant plus attirant qu'ils n'en perçoivent pas la vraie réalité.

Au cœur de cette exaltation, qui suit les événements de mai 1968, Lacan ne cache ni sa rage de voir ses alliés s'enfuir ainsi vers un horizon répétitif, ni sa fascination pour une Chine ancestrale qui a su réveiller, mieux que lui, les fantasmes d'une jeunesse révoltée. Aussi décide-t-il de leur montrer que la révolution freudienne, celle que l'on opère sur soi et dans un défi solitaire à Dieu, est préférable aux croisades insurrectionnelles qui ne font, à ses yeux, que reconstruire des idoles.

Et pour faire entendre ce message, par lequel il se pose lui-même en maître d'un discours sévère sur la démocratie, il choisit de nouer ensemble deux concepts de son enseignement : *D'un Autre à l'autre*. Le premier, écrit avec A majuscule (ou grand A), désigne un lieu symbolique – le langage, l'inconscient ou encore Dieu – qui détermine le sujet dans sa relation au désir. Le second, transcrit avec un a minuscule (ou petit a), désigne l'objet du désir en tant qu'il se déroboe ou entraîne le sujet vers une perte, au cas où celui-ci voudrait en jouir sans limites au prix de sa propre destruction.

« Plus de jouir »

Jouant de cette dialectique subjective (d'un Autre à l'autre), Lacan se livre d'abord à un commentaire assez étourdissant de la notion marxienne de « plus-value », transformée en un « plus de jouir », ce qui lui permet d'affirmer que, grâce à elle – et donc à une sérieuse lecture de l'œuvre de Marx,

inspirée d'ailleurs par Althusser –, le sujet moderne a les moyens de ne pas être réduit à un pur objet fétiche, aliéné dans la marchandise. Ensuite, il commente le fameux passage des *Pensées* de Pascal consacré au pari sur l'existence de Dieu. Et il en déduit que de même que pour Pascal l'homme ne peut, face à la Grâce, que trancher en faveur de la présence divine, de même, dans le monde moderne dominé par la puissance symbolique du langage, il ne peut qu'accepter d'être immergé dans un discours qui le met face à son désir : celui initié par la conception freudienne de l'inconscient.

Cet enseignement, qui prétendait dépasser l'engagement révolutionnaire en faveur d'un tout autre idéal de liberté, fondée sur un accès presque janséniste à la vérité de soi et du désir, fut jugé tellement subversif par l'autorité académique que Robert Flacelière, directeur de l'École normale supérieure, décida, malgré l'opposition ferme de Jacques Derrida, d'expulser Lacan de la salle Dussane, où l'avait accueilli Althusser six ans plus tôt.

A travers cette décision absurde, contestée à l'époque par une bonne partie de l'intelligentsia française, la psychanalyse en tant que telle était visée comme l'est Freud aujourd'hui, redevenu l'objet de toutes les haines. ■

ELISABETH ROUDINESCO

Signalons aussi la première livraison de la revue *Langage et inconscient*. Et : Erik Porge, *Transmettre la clinique psychanalytique*, Freud, Lacan aujourd'hui, Eres. Rodolphe Adam, Lacan et Kierkegaard, PUF. Gabriel Bergougnoux, *Lacan débarbouillé*, Max Milo.



Pour que la pensée « tienne au corps »

Les attelles de Djamilia, le déambulateur de Claire, le nouveau fauteuil de Julie... Trop souvent, les enfants dits « polyhandicapés » se trouvent associés à l'appareillage censé leur donner une apparence « normale ». Mais « qu'on lâche ces enfants artificiellement érigés, et ils retombent aussitôt en deçà de l'humanisation purement formelle qu'on leur impose », note Michèle Faivre-Jussiaux dans son *Portrait de groupe avec analyste. Des enfants polyhandicapés en institution*. D'une plume grave et élégante, la psychanalyste y témoigne de son expérience auprès d'une équipe éducative qui tente de restituer parole et dignité à ces « corps dévastés ».

Eres, 146 p., 15 €.

cabinet, une personne majuscule, et si fugitif de ce qui affleure avec tant d'acuité sur notre écran psychique puis s'efface pour ne se confirmer que bien longtemps après ? » Pour répondre à cette interrogation, Martine Bacherich raconte avec beaucoup d'art et de délicatesse, sans jargon, un certain nombre de débuts de cure, d'adultes ou d'enfants. « Le patient et son analyste œuvrent à cette conception paradoxale, aussi mystérieuse que juste : l'invention du vrai. » La littérature n'est donc pas loin... L'amour non plus. L'implication de l'analyste n'est donc nullement « platonique »... « Il faudrait parvenir, écrit Martine Bacherich dans son avant-propos, à décrire ce lieu psychique hypothétique où l'on envisage, ou non, de pouvoir trouver place (...) puisqu'on ne sera sans doute, comme en amour, pas moins emporté hors de soi que le patient... » P. K.

Psychoses de guerre, clinique du chaos

HISTOIRE ET TRAUMA.
La folie des guerres,
de Françoise Davoine et
Jean-Max Gaudillière

Stock, « L'autre pensée », 420 p., 21 €.

C'est une zone de combat, sans repère ni réponse, où l'écroulement du monde se perçoit violemment. Ici, pas de cessez-le-feu : la souffrance présente s'éternise pour vitrifier et le passé et le futur, annuler la confiance, ruiner chaque promesse. En ces parages dont personne ne veut rien savoir, on croise des êtres singuliers. Voyez la Nadja de Breton, l'aimée de Lacan, la Laure de Bataille : d'emblée, ces enfants meurtris en savaient trop pour leur âge. Parmi d'autres, une femme se tient là, au bord de l'innommable, aux confins de l'humain.

Gallimard, « Connaissance de l'inconscient », 300 p., 22,50 €

LA FICTION QUI SOIGNE,
de James Hillman
Les modes et les manières, le style, de la fiction constituant, pour James Hillman – américain, né 1926, il dirigea l'institut Carl Gustav Jung – un facteur déterminant pour la conduite des thérapies. L'essai envisage les apports spécifiques de Freud, Jung et Adler dans ce domaine où mémoire et souvenir se mêlent à l'imagination. P. K. Payot, traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Elise Argaud, 268 p., 18,50 €.

POURQUOI ON EN VEUT AUX GENS QUI NOUS FONT DU BIEN,
de Gabrielle Rubin.
Réexaminant les travaux de Marcel Mauss sur le don et le contre-don social, l'auteur décrit les troubles psychiques qui peuvent assaillir un

Elle a choisi de se faire appeler Sissi, et elle dit : « Je vais vous parler de l'incompréhensible, c'est la terreur du monde... D'un coup de baguette historique, ils se sont transformés en calcaire... Est-ce que ça se croit vivant, les bébés ? (...) Ils travaillent, les bébés, j'hérite des bébés... C'est la guerre qui m'a rendue folle. »

Face à cette étrange impératrice, sortie d'hôpital psychiatrique après quinze ans d'internement, Françoise Davoine se sent inutile, un peu bouffonne même. Alors elle tâtonne, mobilisant les fragiles instruments qu'elle et son complice Jean-Max Gaudillière ont inventés, au long de ces trente dernières années, pour s'orienter au sein du chaos. Formés à l'école de Lacan, ces deux psychanalystes ont développé leurs propres recherches dans un cadre à la fois universitaire et clinique, en un fécond va-et-

individu, dès lors qu'il est débiteur d'une dette non apurée. Surévaluée, sous-évaluée ou tout simplement niée, la dette (entre une mère et son enfant, par exemple) est explorée ici à partir de divers cas cliniques : « C'est dans les couches psychiques les plus secrètes du bénéficiaire que se cache le sentiment d'infériorité que lui inflige à son insu son refus de reconnaître le don qu'il a accepté. Et c'est cela qui attise sa haine », écrit Gabrielle Rubin. J. Bi. Payot, 240 p., 17 €.

L'HYPNOSE ENTRE LA PSYCHANALYSE ET LA BIOLOGIE.

Le non-savoir des psy,
de Léon Chertok
Réédition de ce classique publié en 1979. Léon Chertok (1911-1991) est l'un des défenseurs de l'hypnose en France. Il en parle ici librement et traite des rapports conflictuels entre

l'hypnose et la psychanalyse. P. K. Ed. Odile Jacob, préface de Didier Gille et Isabelle Stengers, 294 p., 23,90 €. Chez le même éditeur, réédition des *Mémoires de Léon Chertok. Les résistances d'un psy*.

Trois décennies durant, donc, Françoise Davoine et Jean-Max Gaudillière ont fait face. Ils n'ont pas ramené des « détraqués » à la raison, mais épaulé, mieux, rencontré des femmes et des hommes qu'ils considèrent comme des partenaires, des guides indispensables. D'abord publié aux Etats-Unis, *Histoire et trauma* est un livre humble et saisissant, qui témoigne de ce compagnonnage épique à travers les territoires ravagés de la psychose. Ce voya-

ge est essentiellement freudien, bien sûr, mais les deux « anciens combattants » qui escortent les auteurs se nomment Descartes et Wittgenstein. De même, ils ne s'interdisent pas tel détour par la sagesse orientale, telle embarquée dans le champ de la littérature romanesque (*Don Quichotte*) ou historique (Carlo Ginzburg).

Situations extrêmes

« Comment parvenir à mettre en histoire des pans retranchés de l'Histoire ? » : les patients dont les auteurs prennent la parole en charge ont pour point commun d'être rescapés de situations extrêmes, soit qu'ils les aient vécues directement, soit qu'ils aient été chargés par leurs ancêtres d'en porter, inscrite à même le corps, l'impossible mémoire. Revenant sur l'origine de la psychiatrie de guerre, Davoine et Gaudillière montrent que les

outils classiques de la psychanalyse butent sur ces « faits laissés pour compte » que les patients ont reçus en héritage, de génération en génération.

Pour leur permettre de reprendre pied, voilà l'essentiel, l'analyse doit partir en quête de la « scène off », où sa propre histoire se trouve nouée à celle du patient ; trouver ce périlleux « point de passage » où les expériences traumatiques du soignant et du soigné entrent en résonance : « Toute l'histoire commence par un OUI à réveiller les morts », écrivent-ils. De cette ouverture commune, de ce frayage partagé, l'essai magnifique de Davoine et Gaudillière livre quelques moments rares. Tant et si bien que leur beauté convulsive vaut manifeste : à l'heure de la camisole chimique, « il arrive aussi que la folie trouve à qui parler ». ■

J. Bi.

Bruno Dumézil renouvelle en profondeur l'approche de la christianisation de l'Occident médiéval

Le retour du roi

York. Un soir de printemps. Que les historiens a posteriori étalonneront comme l'an 627 de l'ère chrétienne. Un vieillard à cheval fend la foule et jette sa lance sur un temple païen qui bientôt sera embrasé, bûcher funéraire des dieux morts.

Cela n'est pas le prologue de quelque roman historique, évocation d'un âge ancien propice aux inventions popularisées par le goût pour l'*heroic fantasy* ou pour les gestes primitives, mais l'ouverture de la thèse que consacre le jeune médiéviste Bruno Dumézil à l'un des moments clés de l'histoire de l'Occident, celui où, l'Empire romain d'Occident s'effaçant, la christianisation d'une aire politique récemment gagnée à la foi nouvelle, loin de subir le contrecoup de ce revers quand les barbares font leur loi, réussit à s'imposer.

Le paradoxe peut surprendre, et la qualité inégale de l'information sur ces temps reculés n'encourage pas à simplifier l'enquête. Aussi Dumézil ne le fait-il jamais et s'attache-t-il à interroger au coup par coup chaque indice – par chance, les textes sont édités –, sans augurer de l'apport d'hypothétiques découvertes sur certains territoires mal renseignés.

A coup sûr, Bruno Dumézil ne devrait pas tarder à se faire un prénom. Parent éloigné de Georges, qu'il n'a jamais rencontré, il a publié là, à la veille de ses 29 ans, un livre monumental. Majeur.

LES RACINES CHRÉTIENNES DE L'EUROPE
Conversion et liberté dans les royaumes barbares, V^e - VIII^e siècle
de Bruno Dumézil

Fayard, 814 p., 32 €.

(prédication, administration des sacrements, encadrement des fidèles), est alors le chef de la cité, homme de charisme et homme de droit.

Aucun modèle, mais une infinie variété d'attitudes. Du fanatique Sévère de Minorque au généreux, mais dépassé, Césaire d'Arles. Le premier, en 418, prend prétexte de l'arrivée de Palestine des reliques du protomartyr Étienne, lapidé par les juifs, pour « venger » le saint. Débats, rixes, convocation illégale des juifs un jour de sabbat, assaut donné en représailles à la synagogue, lapidation improvisée et mise à sac du lieu saint, avant la vague consécutive de conversions « spontanées » ; l'antithèse du patient Césaire, dont le rôle, lors du concile d'Agde (506), préparait la conversion du roi wisigoth Alaric II, inaboutie en raison de l'expédition franque menée par Clovis (507), moins « *croisade* » contre un royaume arien que « *course à la conversion* » pour s'assurer le soutien des Gallo-Romains d'Aquitaine.



Gravure de 1875 représentant le baptême de Clovis par l'évêque Rémi. COLLECTION KHARBINE-TAPABOR

Livré à lui-même, l'évêque a charge d'élaborer une déontologie qui oscille entre la coercition et la conversion négociée sans violence, par la prédication, même s'il tend à identifier communauté civile et communauté de croyance comme « *deux versants d'une même réalité* ». Faire coïncider le *populus* et le *grex*, en réglant sur la leçon du concile de Nicée les conflits dogmatiques, en attendant la restauration espérée de l'empire théodosien, puisque, pour l'épiscopat, l'ordre ancien n'est qu'en sommeil. Si les chefs barbares des nouveaux royaumes restent, il faudra trouver un nouveau Constantin, voire, par la stratégie des mariages mixtes, une nouvelle Héléne.

Face à l'évêque, le roi. Le titre n'est jamais sorti de l'imaginaire politique : Rome sut le conserver aux princes qu'elle soumettait, et l'Ancien Testament le fait dialoguer avec le grand prêtre. Pour amener le roi barbare à se convertir, il faut vaincre sa peur d'attenter à la définition même de la royauté germanique, ce pacte fondamental qui unit le peuple au divin et qu'incarne le roi. La tâche est délicate. Le passage du paganisme au christianisme n'apparaît pas irréversible. C'est là une sorte de contrat, révoquant en cas d'absence de résultat, ce que soit à l'initiative de l'aristocratie, appui nécessaire, donc sensible, du roi, ou du dirigeant lui-même.

Burgondes, Francs, Wisigoths, Ostrogoths, Lombards : Dumézil étudie chaque aventure, autant que la documentation l'y autorise, ce qui limite de fait la portée de l'éventuelle synthèse sur les voies de la conversion au catholicisme. Passionnante, menée avec une finesse et une élégance qui

séduisent pareillement, chaque étude permet cependant de mesurer le poids des spécificités locales, du lien contractuel précis entre royauté et épiscopat, des hasards événementiels aussi, qu'il convient de ne pas sous-estimer. Quelques similitudes permettent toutefois de dégager les grands actes du processus : une phase de méfiance où la conversion est socialement dévalorisée, sinon interdite, puis une légalisation du culte avec autorisation de la prédication – le roi semble prêt à la conversion, mais la religion de la tribu l'en dissuade encore –, la réunion d'une assemblée de la « nation » où se joue le changement officiel. C'est là le moment périlleux pour le roi : s'il l'emporte, s'ensuivent la destruction des signes païens et l'interdiction des cultes anciens, tandis qu'on mesure la christianisation des institutions, lisible dans la marche du droit et le respect du repos dominical.

Surveillance renforcée

Dumézil repère deux tendances dans le processus : des prétentions « monarchistes » par une christianisation plus ou moins autoritaire, le roi misant là sur une assise refondant son pouvoir, au risque d'une révolte aristocratique, ou la préservation de logiques oligarchiques, n'admettant qu'une christianisation superficielle, le souverain flirtant en fait avec l'apostasie.

Enfin Dumézil s'efforce de cerner comment est née la conscience de l'unité chrétienne, dès lors que la conversion a gagné tous les royaumes, païens et hérétiques ayant disparu dès le milieu du VII^e siècle, tandis que les juifs cessent globalement d'être inquiétés. Pas de violence, en fait,

mais une surveillance renforcée. La conversion forcée ne concerne plus que les frontaliers, au paganisme désormais insupportable jusqu'à justifier la conquête. Avant celle de Charlemagne, l'heure de Charles Martel a sonné : la conscience chrétienne européenne est en marche.

On ne sait qui féliciter d'abord : le directeur de thèse, Michel Rouche, qui sut laisser une entière latitude à un chercheur aussi doué que scrupuleux ? L'éditeur, qui n'imposa pas ces coupes sombres qui auraient inmanquablement entamé la vraie force de l'ouvrage, cette capacité à livrer les pièces à conviction qui étaient l'enquête, jusqu'aux traductions des textes latins, dont les spécialistes se dispensent, mais nécessaires au grand public pour ne rien perdre de la démonstration ? L'auteur, bien sûr, dont la modestie éthique impressionne, puisqu'il ne s'aventure jamais à surestimer une hypothèse, fût-elle flatteuse pour sa perspicacité ?

Dumézil sait ainsi éviter les erreurs de parallaxe et les résonances abusives. Barbare arien, le roi ostrogoth Théodoric lance-t-il aux juifs de Gênes, au début du VI^e siècle, cette lumineuse formule : « *Nous ne pouvons imposer une religion, parce que personne ne peut être obligé à croire contre son gré* », qu'on ne saurait en faire un précurseur de la liberté de conscience, mais un modèle de pragmatisme qui dit bien la délicate partie que joue le roi barbare dans l'affirmation de son autorité, supplantant bientôt celle de l'évêque, qui a préparé son triomphe. Un retour gagnant que nous révèle un médiéviste d'exception dans un livre assurément majeur. ■

PHILIPPE-JEAN CATINCHI

Les derniers temps de l'Empire byzantin Crépuscule de l'Orient

THESSALONIQUE
Chroniques d'une ville prise
Textes présentés et traduits du grec par Paolo Odorico

Anacharsis, 304 p., 22 €.

LES DERNIERS SIÈCLES DE BYZANCE, 1261-1453
(The Last Centuries of Byzantium, 1261-1453)
de Donald M. Nicol

Traduit de l'anglais par Hugues Defrance. Les Belles Lettres, « Histoire », 544 p., 29 €.

Tenue pour la deuxième ville de l'Empire romain d'Orient, Thessalonique n'échappa pas aux convoitises à chaque alarme qu'eut à essuyer Byzance. Pillée par les Sarrasins de Crète en 904, dévastée par les Normands de Sicile en 1185, mise à sac enfin par les Ottomans, qui en prennent possession vingt-trois ans avant la chute de Constantinople, elle inspira, à chacune de ces catastrophes, une relation saisissante d'authenticité, d'autant plus forte qu'elle se fixe à chaud, appel au secours ou réquisitoire partisan mettant à nu la détresse des vaincus comme le contentieux envers le pire ennemi qui soit, celui de l'intérieur. Elaboration d'un deuil comme écrit utilitaire, les voix de Jean Caminatis (X^e siècle), du métropolitain Eustathe (XII^e siècle) comme du plus obscur Jean Anagnostès, clerc emmené en captivité par les Turcs, méritaient qu'on les entende, et l'excellent travail de présentation que signe Paolo Odorico tranche par son émotion, rompant avec le récit d'ordinaire convenu, voire stéréotypé, de la chronique byzantine.

Aussi, malgré l'âge de l'excellente synthèse que le byzantiniste anglais Donald M. Nicol consacra dès 1972 aux *Derniers Siècles de Byzance*, de la reconquête de Constantinople par Michel VIII Paléologue, qui ferme la parenthèse de l'Empire latin (1204-1261), à la chute de la capitale de Constantin XI devant Mahomet II – c'est la mise à jour de 1993 qui est ici utilisée –, force est de constater que le manuel de l'éminent spécialiste du dernier âge byzantin est des plus utiles. Négligés souvent comme l'interminable agonie d'une grandeur déjà condamnée dont la survie tient du hasard, sinon du miracle, les deux derniers siècles de l'Empire, relus ici dans la simple logique chronologique – celle que préfèrent du reste les auteurs du temps –, ne démentent pas le sentiment commun d'une maladie incurable, mais Nicol sait rendre aux hommes qui, habitués à l'obsédante imminence du danger, y trouvent la stimulation nécessaire pour un renouvellement idéologique aussi général qu'inédit, l'hommage d'une mobilisation déterminée face à l'épreuve finale.

Une leçon dont on comprend le large écho qu'elle suscite depuis trente ans. ■

PH.-J. C.

Philosophe, oui ! démagogue, non !

Entre athée. Refuser de s'en laisser conter par les clergés, quels qu'ils soient. Vivre dans son corps, pour l'épanouissement de la vie elle-même, pour son intensité réelle. Dissiper l'illusion d'une âme distincte de la chair, écarter la fable d'une survie éternelle. Rechercher les plaisirs, les multiplier, les combiner, les affiner. Affirmer qu'une morale, malgré tout, est possible. Combattre le renoncement sous toutes ses formes. Agir et penser toujours en libertin plutôt qu'en dévot, en rebelle plutôt qu'en esclave.

Autour de ces choix s'organisent, de génération en génération, les trajectoires de certains penseurs et artistes. Ces options fondamentales engagent la vie de chaque jour aussi bien que les préférences théoriques. C'est là une manière essentielle d'être philosophe, bien qu'à l'évidence il en existe d'autres. Depuis une quinzaine d'années, Michel Onfray s'en réclame. Il n'est pas le seul : beaucoup, en France et ailleurs, partagent ces partis pris. Mais tous

n'approuvent pas, et de loin, les conséquences qu'il en tire, la violence militante qu'il mobilise pour les défendre.

Car rien n'oblige, si l'on est athée, à prendre ceux qui croient en Dieu pour des débilés. Rien ne contraint non plus, si l'on est matérialiste, à considérer que les autres sont tous des imbéciles, qui plus est, nécessairement réactionnaires. Or c'est ce que fait, de plus en plus grossièrement, cet écrivain que l'on a connu, naguère, plutôt élégant. Les deux premiers tomes de sa *Contre-histoire de la philosophie* témoignent abondamment de cette crispation.

Le projet était bon : faire sortir de l'ombre une armée de penseurs oubliés, marginaux, exclus du panthéon académique, dessiner avec leur cohorte rassemblée une face cachée de l'Occident, l'histoire d'une philosophie différente, généralement mise à l'écart. Le résultat est désastreux. Au lieu de ce qui aurait pu être un court pamphlet, incisif et stimulant, six volumes (!) sont

annoncés. Les deux premiers, un petit millier de pages, augurent mal du reste : beaucoup de données archaïques, quelques erreurs terribles et, surtout, une surdose de provocation simpliste et de perspectives faussées.

Passons sur l'archiconnu. Après tout, il est bon de répéter, même de seconde ou de troisième main, que les sophistes

CHRONIQUE ROGER-POL DROIT

grecs ne sont pas aussi stupides et cupides que Platon veut le faire croire, ou que Démocrite, rangé conventionnellement parmi les « présocratiques », est un philosophe contemporain de Socrate, auteur d'une œuvre bien plus importante et accessible qu'on ne le dit. Quelques erreurs effarantes sont beaucoup plus fâcheuses, surtout quand on joue à ce point au redresseur de torts et au

donneur de leçons. « *Dès le V^e siècle de l'ère commune, le grec n'est plus parlé par personne* », lit-on au début du tome II. Il est pourtant de notoriété publique qu'à cette époque, et jusqu'au VI^e siècle bien entamé, des œuvres considérables sont rédigées en grec par des philosophes nommés, notamment Proclus, Hiéroclès, Damascius, Simplicius. Sans compter que Byzance continuera à « parler grec ».

Soyons généreux. Admettons que tout le monde puisse se tromper. Invoquons encore la liberté d'expression face à certaines caricatures : les « *eaux glaireuses* » de la pensée de Pascal, les « *nuisances* » de Platon. Il est plus difficile de rester calme face à la volonté affichée de « *purifier de ses miasmes l'enseignement de la philosophie en classe terminale* ». Décidément, pour mener sa guerre idéologique, Onfray invente de toutes pièces une philosophie supposée dominante, à combattre par tous les moyens.

Toute l'histoire, dans cette fable, se résume à la lutte de deux camps :

matérialistes contre idéalistes, amis du corps contre ennemis du corps. Les premiers sont gentils, progressistes, lucides et insoumis, et ils ont perdu la bataille de l'enseignement officiel. Les idéalistes, mystifiés et mystifiants, amis de l'ordre établi, soutiennent les puissances dominatrices et tiennent l'université. Face à cette fantasmagorie, plusieurs possibilités : ces paléoniasseries ayant été mieux formulées par Lénine, Staline et Jdanov, préférer l'original à la copie ; rappeler que le matérialisme est étudié depuis des décennies, à la Sorbonne et ailleurs, et fut même largement dominant ; ranger le tout dans un tiroir étiqueté de ce vieux terme grec que tout le mot comprend : démagogie. ■

CONTRE-HISTOIRE DE LA PHILOSOPHIE
de Michel Onfray

T. I, *Les Sagesse antiques*, 334 p. ; T. II, *Le Christianisme hédoniste*, 346 p. Grasset, 20,90 € chaque volume.

Les « Nouvelles et contes » mettent en lumière un autre Balzac, dégagé de l'ombre monumentale de « La Comédie humaine »

La nature humaine mise à nu

PAR MARC FUMAROLI

L'heure n'est plus à la contestation par une « Nouvelle Critique » et un « Nouveau Roman » du « roman traditionnel » dont Balzac passait pour le réactionnaire patron. L'échec de cette « révolution théorique » a définitivement ridiculisé la notion de « roman traditionnel ». L'épouvantail qui faisait écran ayant disparu, la richesse quasi tropicale de la végétation romanesque du XIX^e siècle français (dont ne doutèrent jamais ni un Henry James, ni un Marcel Proust, ni un Michel Butor) saute aux yeux. Lavé du crime imaginaire d'académisme romanesque, le géant français du « roman traditionnel » bénéficie plus qu'aucun autre d'un retournement de lecture et de regard.

Ignorée du grand public, la République mondiale des « balzacistes » ne s'est jamais laissé impressionner par « les noirs vols du blasphème » qui vilipendèrent sa raison d'être. Elle a, depuis 1960, pour Journal officiel, la revue annuelle *L'Année balzacienne* et pour Elysée la Bibliothèque de l'Institut (dépositaire de l'inépuisable fonds Spoelberch de Lovenjoul) et la Maison de Balzac, rue Raynouard. Indivisible dans le service érudit du dieu français du roman, elle dispute sur la meilleure méthode à suivre pour le mieux servir.

Cathédrale romanesque

Les uns restent fidèles à la splendide édition de *La Comédie humaine* dans « La Pléiade » (Gallimard, 1976-1981), dirigée par Pierre-Georges Castex et procurée par une élite de balzacistes ferrés à glace. Tous les talents et les savoirs y sont concentrés sur le monument dantesque conçu par Balzac, et où il a fait entrer le meilleur, à ses propres yeux, de sa production romanesque antérieure à l'idée de sa *Comédie humaine*, non sans le réécrire pour l'ac-

commoder aux flèches de sa cathédrale romanesque. Pour cette famille d'éditeurs et de commentateurs, la fameuse édition Furne, en dix-sept volumes (1842-1848), corrigée de sa main par Balzac, sert de référence intangible à sa gloire posthume. Ce parti bénéficie d'une double légitimité : celle du principe selon lequel la dernière édition des textes approuvée par l'auteur fait foi ; celle aussi que lui confèrent les chefs-d'œuvre écrits par le Balzac de la maturité et conçus expressément par lui pour figurer, à leur place, dans l'édifice étagé de *La Comédie humaine*. Ce sont aussi ses romans les plus foisonnants, les plus célèbres, entre autres *Eugénie Grandet*, *Le Père Goriot*, et le prodigieux massif des *Illusions perdues* et de *Splendeurs et misères des courtisanes*. Plus tard, en 1990-1996, les abondants copeaux de l'atelier Balzac antérieurs ou extérieurs à *La Comédie humaine* (1818-1834) ont été réunis dans deux volumes distincts de « La Pléiade », précédant de trois ans les deux volumes de la collection « Bou-

quins » (Laffont) qui propose l'ensemble des premiers romans du jeune Balzac (1822-1825). La primauté du « Furne corrigé » (et de sa reprise savante dans « La Pléiade ») restait intacte.

Isabelle Tournier, éditeur de *Nouvelles et contes*, tome I (1820-1832), dans la collection « Quarto » (Gallimard), se rebelle contre ce « fétichisme » qui canonise le dernier Balzac, écrivant à

partir de 1832 « au double flambeau de la Religion et de la Monarchie » et, à partir de 1833-1834, avec le dessein d'ériger un édifice romanesque digne de *La Divine Comédie* et capable (selon lui) de forcer les répugnances de l'Académie française. Interprète de l'autre parti de balzacistes érudits, M^{me} Tournier a voulu mettre en lumière un autre Balzac, auteur de brefs récits (qu'on les appelle nouvelles ou contes, qu'ils aient été ou non réécrits et réemployés dans *La Comédie humaine*) ou d'esquisses improvisées et inachevées, un Ur-Balzac, renié ou travesti par le Balzac catholique, royaliste, candidat au prix Montyon et à l'Académie, un Balzac primitif, kaléidoscopique, émiétté, postmoderne.

Cette « contre-Pléiade », dans la maison qui publie « La Pléiade », est-elle probante ? Ce coup-collé de textes courts de premier jet, publiés, souvent sous pseudonymes, dans des journaux de tous bords, juxtapose des chefs-d'œuvre déjà aboutis et des ratés, selon un dispositif chronologique qui veut restituer la genèse heurtée de Balzac

romancier, mère d'une œuvre-chaos et non d'un monument. Invité sans relâche à s'extasier (récit « mené rondement », etc.), le lecteur se lasse vite de suivre le savantissime éditeur dans les méandres d'une démarche triplement réductrice, par son formalisme (brièveté, tâtonnements et inachèvement sont de rigueur), par son sociologisme (l'économie de la presse explique les

tête-à-queue idéologiques d'un Balzac toujours aux abois) et par son biographisme (la vie traumatisée de l'auteur explique les facettes de l'œuvre éclatée qui la projette dans l'imaginaire).

Monde révolutionné

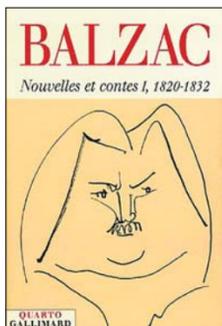
Felix culpa : libre de ne pas entrer dans cette docte déconstruction, mais s'attachant à la lettre de Balzac lui-même, le lecteur profite de l'occasion pour découvrir ou redécouvrir les textes plus ou moins brefs de Balzac conteur, repris plus tard sous un titre nouveau et une forme à peine différente dans les recoins moins visités de *La Comédie humaine*. Une théodicée, une érotique et même une politique s'y dessinent, en cohérence profonde avec celles qui soutiendront plus ouvertement la cathédrale du « Furne corrigé ». Contrairement aux intentions de l'éditeur ressortent de son collage, outre la puissance métamorphique précoce de Balzac narrateur, l'unité et l'objectivité de l'imagination de l'auteur de *La Comédie humaine*, embrassant et réfléchissant un monde révolutionné et post-révolutionnaire qui dépasse de tous côtés sa propre expérience biographique et qui plonge ses tentacules dans les mondes analogues de la mémoire française : le Moyen Age féodal d'un Dante « parisien » et la Renaissance, fracassée par la Réforme, du Tourangeau Rabelais.

L'actualité historique de ce que Balzac appelle, un siècle et demi avant Huntington, un « choc de civilisations », est saisissante. Ses tableaux du terrorisme et du contre-terrorisme en France, en Espagne, en Italie et en Russie sous la Terreur, le Consulat et l'Empire, sont encore plus en résonance avec le monde où nous-mêmes sommes entrés depuis le 11-Septembre new-yorkais que tout ce qu'écrivent aujourd'hui les Rushdie ou les Naipaul.

Le fil rouge qui relie les perles noires d'*El Verdugo*, du *Bourreau de Navarre*, d'*Adieu*, d'*Une passion dans le désert*, de *L'Auberge rouge*, du *Grand d'Espagne*, c'est la grande idée de Rousseau selon laquelle la civilisation et ses Lumières ne sont que la fragile pellicule sous laquelle gronde et perce la lave sauvage (et sublime) de la nature humaine sortie de ses gonds et revenue à son état de violence primitive. Idée vérifiée par les ravages de la guerre civile française et de son exportation à grande échelle par l'impérialisme napoléonien, tant dans la vie collective des nations que dans la vie privée des individus.

Dégagé des conventions du « gothique » anglais, Balzac conteur révèle pleinement en 1832 sa propre poésie dans le joyau qu'est la *Conversation entre onze heures et minuit*. Un salon civilisé de Paris, des interlocuteurs cosmopolites et raffinés, se relayant dans le rôle du récitant-témoin. Surgissent tour à tour dans ce « phénomène oral » les terreurs goyesques de la guerre d'Espagne, les héroïsmes dantesques de la guerre de Vendée, la bouche d'un avortement à la sauvette à Marseille et la vengeance atroce d'un mari trompé en pleine retraite de Russie, tour d'écrou de « cette espèce d'égoïsme qui a fait de notre dérouté un des plus horribles drames de personnalité, de tristesse et d'horreur qui jamais se soit passé sous le ciel ».

Des fragments discontinus ? Des atomes ? Sans doute. Mais ces parties aspirent à entrer dans un tout, ces énigmes successives invoquent un sens encore en suspens. Si bien que ce recueil de récits brefs donne un furieux appétit de lire, d'un seul tenant, toute la *Comédie humaine* pour y chercher le fin mot du mystère humain, serait-il d'ordre mystique. ■



NOUVELLES ET CONTES
Tome 1 - 1820-1832
d'Honoré de Balzac.

Commentaires
d'Isabelle Tournier.
Gallimard, « Quarto »,
1 760 p., 26 €.

ZOOM



CLAUDE NICOLAS LEDOUX, de Daniel Rabreau Deuxième centenaire de Ledoux, première monographie

de l'année consacrée à ce bâtisseur visionnaire, utopiste et écrivain, créateur des Salines d'Arc-et-Senans. On la doit à Daniel Rabreau qui dirige avec esprit le centre consacré à l'architecte qui s'y trouve installé. Ne pas se fier à la couverture austère de cette collection : le contenu est éblouissant, texte et illustrations confondues, comme le siècle des Lumières. On rappellera la parution récente de la belle et mystérieuse enquête conduite par Marie Bells, *Sur les traces de Ledoux*, qui avait laissé inachevés le palais de justice et les prisons d'Aix-en-Provence (Ed. Parenthèses, 34 €). Enfin la réédition bienvenue du *Ledoux* d'Anthony Vidler, simple et spectaculaire (Ed. Hazan, 30€) F. E. Ed. Monum, 192 p., 180 ill., 45 €.

PORTRAITS (IMPRESSIONNISTES ET VÉRIDIQUES)

D'ARCHITECTES, de Claude Parent Ce genre de galerie de portraits demande un rien de méchanceté. Parent a trop bon cœur, corrige ses coups de griffes de caresses appuyées, et évacue ses doutes sous des tombereaux d'émotion et de reconnaissance. Exit le portrait, reste la galerie qui correspond très exactement à ce qu'un architecte français doit connaître, pour arriver à se faire connaître. F. E. Ed. Norma, 176 p., 25 €.

COMMENT ÇA TIENT ?

par Mario Salvadori Mario Salvadori, ingénieur, professeur à l'université Columbia, est mort en 1997. Il a publié ce livre, enfin traduit, sur les secrets réels ou supposés de la construction, en 1980. Il écrit : « Inspiré par l'instinct inné de l'homme qui le pousse à vouloir construire, j'ai étudié, enseigné et imaginé des structures pendant une partie de ma vie. Maintenant, j'écris pour partager avec mes lecteurs la passion que j'éprouve pour leur perfection. » Il n'est pas sûr qu'un enfant de trois ans s'y retrouvera sans peine. F. E. Traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Nadine Aucoc. Ed. Parenthèses, 265 p., 19 €.

Un ouvrage magnifique et insolite, qui entend renverser notre regard sur les centres urbains

La ville, dans tous les sens

A Montréal, ce livre accompagne une exposition du Centre canadien d'architecture (1). Mais *Sensations urbaines*, titre explicite, est avant tout un message fort, lesté de 400 illustrations, qui a l'ambition de culbuter le regard usuellement porté sur la ville ; un peu à la manière de l'Internationale situationniste. Dirigé et en partie écrit par Mirko Zardini, nouveau directeur du CCA, l'ouvrage, partisan d'un « urbanisme sensoriel », vogue entre humour et analyse, explorant cinq dimensions de la cité. Certaines, bien connues, la nuit, les bruits, les odeurs, explorées déjà par les écrivains, les artistes, les sociologues. D'autres plus inattendues, même si les poètes ne les ont pas oubliées, plus subjectives aussi – les saisons et l'asphalte (compris comme paradigme de l'hygiène et de la modernité) –, histoire de laisser l'aventure ouverte à d'autres approches possibles.

Même si Zardini, ancien rédacteur en chef de revues, est italien, l'ouvrage reste canadien, donc ironique, et attaché aux particularités locales. Il commence par la nuit, c'est-à-dire la peur,

SENSATIONS URBAINES, sous la direction de Mirko Zardini

Centre canadien d'architecture, 350 p., 400 ill., 45 €.

l'obsession sécuritaire, et l'éclairage *a giorno* qu'autorise l'électricité. Hergé (*Tintin en Amérique*) : « Tout de même, ça n'est pas très rassurant, tout ce noir. » Et cinq pages, cinq nuits plus loin, cette belle constatation de Danièle Voldman : « L'utilisation généralisée du bombardement aérien, innovation technologique majeure des guerres du XX^e siècle, a eu d'importantes conséquences sur l'organisation et la perception des villes » (*La Ville et la Guerre*, 1996). Le choc des citations et des images forme ainsi la matière et la dynamique du livre.

Attardons-nous sur cette obscurité. Nancy Gibbs, journaliste à *Time Magazine* : « C'est lorsque, privés d'électricité, nous mangeons nos céréales à la chandelle sur le perron que se forment les plus nos connaissances sur le courant » (2003). Confirmation en clair-obscur dans ces lignes glanées sur le site de la ville de Montréal : « La sécurité concerne autant les utilisatrices du stationnement qui marchent entre les voitures que les personnes provenant à pied du quartier et qui ont à accéder aux bâtiments de ces stationnements (...) » Ce que traduit enfin cet emprunt plus universel à Maurice Merleau-Ponty : « La signification totale de



Berlin, 2000. IAN BERRY/MAGNUM PHOTOS

notre vie (...) serait différente si nous étions privés de vision. » Ce premier chapitre est synthétisé par un texte beau et rapide de Wolfgang Schivelbusch, « La Peur des rues la nuit », pétri de poésie et d'histoire, dans lequel Paris réapparaît dans son rôle de ville Lumière.

Passion érudite

« Les saisons de la ville », deuxième volet, se replie fileusement sur Montréal, emmitouflée par Norman Pressman. Son texte, « La notion d'hivernité (*sic*), apprivoiser la glace et la neige », livre une image passionnante d'un Canada assiégé, face à la menace conjuguée de l'eau et du froid. On y trouve la fameuse liste des termes inuits désignant les 29 états de la neige, tassée, ondulée, fondante, molle ou lustrée... Mais rien sur Tombouctou, Lagos ou Delhi, rien sur la chaleur, mis à part, face à quatre vues de Montréal enneigée, cet étrange constat de Siegfried Giedion, historien suisse de l'architecture : « Le climat chaud et humide de l'Amérique où s'étaient établis des Nordiques suscita d'emblée une envie de glace et de boisson fraîche. »

Dans le troisième chapitre, les « bruits de la ville » sont évoqués uniquement en tant que nuisances sono-

res. Même les cris des oiseaux, première source de réclamations à Johannesburg en 1967, loin devant la circulation, qui ne dérange vraiment à la même époque (1969) que les habitants de Vancouver. L'étude de l'historienne Emily Thomson, centrée sur New York, livre une vision renouvelée d'une ville désormais livrée aux bruits des « inventions de l'ère de la machine ». Mais elle ignore superbement le tapage nocturne des joueurs de boules, en Provence, et ne nous dit pas plus à quelles nuisances se référait cette déclaration de l'Unesco, en 1969 : « Nous dénonçons l'intolérable violation de la liberté individuelle et du droit au silence pour tous. » Le chapitre est en revanche l'occasion de retrouver le philosophe allemand Georg Simmel, l'un des fondateurs de la sociologie, qui donne au début en 1908 cette merveilleuse définition du bruit subi : « L'oreille est un organe purement égoïste, qui sait prendre, mais ne donne pas (...). C'est justement parce qu'il prend tout, simplement, qu'il est condamné à prendre tout ce qui vient à proximité. »

« La surface de la ville », quatrième épisode, est l'occasion de découvrir la passion érudite de Zardini pour l'asphalte, source de propreté mais aussi cause des principales pathologies der-

matologiques prêtées à la cité. Sa trop brève histoire du sol en milieu urbain précède logiquement « L'air de la ville » et l'étude de Constance Classen sur « Le combat du XIX^e siècle contre la puanteur ». On y ratisse large, l'air prend une insoupçonnable épaisseur, inspiré, filtré, parfumé, refroidi, pulsé, chauffé, pollué...

La conclusion, un essai sur « L'architecture des sens », a été confiée à l'anthropologue David Howes. Partant d'idées fort pertinentes, l'auteur parvient souvent (confusion ? trahison du traducteur ?) à la parfaite obscurité. Bouquet : « En ramenant au premier plan le rôle que doivent jouer tous les sens comme médiateurs de l'expérience, et en explorant comment différentes personnes se servent de leurs sens pour percevoir l'environnement urbain dans un contexte culturellement établi – quoique toujours stratégique –, l'ethnographie sensorielle offre aux architectes et urbanistes un moyen dynamique d'améliorer leur sens de la polysensorialité de la ville et d'imaginer comment concevoir ou reconcevoir celle-ci de façon nouvelle, sensuellement stimulante et convenable. » Bigre... ■

FRÉDÉRIC EDELMANN

(1) www.cca.qc.ca

Traduction du maître ouvrage de Peter Carter sur Mies van der Rohe La quête du dépouillement

C'est un ouvrage un peu vieillot. Il date, pour sa première version anglaise, de 1974, et n'a été enfin traduit en français qu'en 2005. On y voit Mies (Ludwig Mies van der Rohe) en couverture, fumant, songeur, devant trois grandes baies épurées. Le texte, besogneux mais formidablement sérieux, fait défiler en quatre parties inégales tous les aspects de l'œuvre de celui qui fut, avec ou contre Le Corbusier, l'un des deux plus grands maîtres à penser de l'architecture au XX^e siècle.

Mies van der Rohe (1886-1969), né en Allemagne, accompagnera les dernières années du Bauhaus, avant de partir pour les Etats-Unis en 1938. Il s'installe à Chicago où il dirigera et construira le bâtiment principal de l'Illinois Institute of Technology (IIT). L'auteur, Peter Carter, qui a travaillé pendant treize ans dans l'agence de Mies, et a commencé à cette époque la rédaction de l'ouvrage, livre un examen approfondi des ouvrages majeurs du maître d'œuvre, en s'appuyant sur de nombreux documents, informations techniques, photographies et dessins.



MIES VAN DER ROHE AU TRAVAIL (Mies van der Rohe at work) de Peter Carter

Traduit de l'anglais par Elisabeth Luc, préface de Phyllis Lambert. Ed Phaidon, 192 p., 39,95 €.

A cet égard, l'ouvrage est un document unique sur les principes qui régissent son architecture, la manière dont il travaillait et sa méthodologie rigoureuse en tant qu'enseignant. En apparence banals, les quatre chapitres définis par Carter donnent des clefs de compréhension de cette œuvre complexe. Le premier s'attarde sur les œuvres de jeunesse, comme le pavillon pour l'exposition de Barcelone, en 1929. Il en tire une série de « concepts spatiaux et structuraux », récurrents dans toute la carrière de Mies. Puis, pédagogiquement, applique sa méthode à trois types d'édifices construits dans l'après-guerre : le bâtiment à ossature, sous sa forme élevée (pour simplifier les tours) dont les appartements de Lake Shore Drive (Chicago) et le Seagram Building (New York) sont les plus beaux fleurons ; le même type de structure sous une forme

me basse (trois bâtiments de l'IIT sont cités par Carter) ; le bâtiment à portée libre dont le Crown Hall, l'école d'architecture d'IIT et la nouvelle galerie nationale de Berlin, paraissent des représentants convainquants.

Peter Carter examine ensuite ses plus grands projets (parfois les mêmes), les analysant isolément, puis dans leur contexte. De ce chapitre peut se dégager pour le lecteur attentif une claire différence entre la vision urbaine de Mies, dont les constructions ont les pieds sur terre, ou au moins en ont l'air, et celle de ses collègues européens, désespérément obsédés par cet urbanisme sur dalle dont nous payons encore le prix.

« Less is more »

Du Bauhaus à IIT, Mies van der Rohe apporta enfin une contribution essentielle à l'enseignement de l'architecture. C'est la source d'une quatrième partie, brève mais salutaire, un peu inquiétante par son austérité car elle s'éloigne du raffinement extrême du maître lui-même. « Less is more », avait coutume de dire Mies, formule intraduisible sinon par une lourde périphrase du type « Moins en en met, mieux c'est ». On lui prête aussi de façon abusive le fameux dicton « Dieu est dans les détails » qui lui va cependant comme un gant. D'un côté la recherche de la structure la plus dépouillée. De l'autre l'attention portée aux plus infimes fragments de l'édifice, meubles et rideaux compris. Peter Carter ne travaille pas autrement « son » Mies. C'est ce qui fait toute la valeur de ce livre enfin révélé aux Français. ■

F. E.

Un réquisitoire contre la Mairie de Paris La bataille des Halles

LA CAMPAGNE DES HALLES : LES NOUVEAUX MALHEURS DE PARIS

de Françoise Fromonot

Ed. La Fabrique, 156 p., 15 €.

Françoise Fromonot, architecte, enseigne à l'école d'architecture de Paris-La Villette. Elle a publié plusieurs livres, parmi lesquels une remarquable monographie sur l'architecte australien Glenn Murcutt (Gallimard, 2003). Elle ne manque ni de compétence ni de lucidité ni, surtout, de caractère.

C'est avec les éditions La Fabrique, où l'éditeur Eric Hazan entretient sa passion pour l'architecture, qu'elle a entrepris de régler son compte à la Mairie de Paris à propos de l'affaire des Halles. Hazan et Fromonot, c'est une ancienne complicité. Lorsque Bertrand Delanoë, voulant « réparer » les dégâts des aménagements des années 1980, lance un nouveau concours, ils font tous les deux partie d'une des équipes finalement éconduites au profit des quatre finalistes. Éliminée, Françoise Fromonot n'en suivit pas moins avec attention l'épopée qui, fin 2004, devait faire de David Mangin (agence Seura) l'imparfait vainqueur d'un projet dont on lui retira aussitôt l'essentiel : le Forum et ses commerces, seul élément où l'architecture pouvait s'exprimer, le reste n'ayant qu'une vocation paysagère. Une décision sans

commune mesure avec les enjeux du lieu, prise sous la pression des groupes d'intérêt politiques (les Verts en particulier) ou financiers (Unibail, gestionnaire du bail commercial).

Vide de la politique municipale

C'est du moins l'avis, largement partageable, de l'auteur de *La Campagne des Halles*, qui retrace les étapes de cette aventure : le déroulement du concours, la sélection des candidats, les quatre propositions, les réactions qu'elles ont suscitées, les consultations publiques, les expositions, la nature du projet lauréat. Autant de symptômes, selon elle, du vide de la politique municipale en matière d'architecture et d'urbanisme.

Le livre est riche et vif. Est-il juste ? Françoise Fromonot ne cache pas qu'elle est juge et partie. Elle écarte tout ce qui ne va pas dans le sens de sa thèse, parcourue par l'idée que seul le projet du Néerlandais Rem Koolhaas aurait dû l'emporter.

Ce mélange entre analyse politique et critique architecturale, surtout si l'on partage l'essentiel de ses vues, fait regretter le côté pamphlet de l'ouvrage. Et s'interroger : dans ce jeu de dupes, est-ce Mangin qui fit perdre Koolhaas ou les partisans de Koolhaas, comme ceux d'ailleurs de Jean Nouvel, qui firent tomber leurs idoles par une stratégie maladroite ? ■

F. E.

Vera Michalski décide la mise à pied de l'éditeur Jean-Pierre Sicre

Phébus dans la tourmente après le licenciement de son fondateur

Chez Phébus, le soleil est noir. Au 12, rue Grégoire-de-Tours, le petit hôtel particulier qui abrite le siège de la maison d'édition créée il y a bientôt trente ans par Jean-Pierre Sicre porte le deuil de son éditeur. Au-dessus de la porte cochère, sur un grand drap noir, est écrit « *Phébus en grève* ». Deux autres draps noirs sont suspendus aux fenêtres du deuxième étage, et se déroulent jusqu'au trottoir, tandis qu'à l'intérieur un autre placard recouvre les fenêtres du bureau occupé par Jean-Pierre Sicre.

La situation est d'autant plus insolite que le fondateur de Phébus est propriétaire des murs et dispose d'un appartement privé juste au-dessus, qui communique avec les locaux de la maison d'édition par une porte. Il vit là en compagnie de son épouse, Jane Strick, avec laquelle il anime la maison depuis l'origine. Elle dirige le domaine français et lance le 2 mars une collection de romans policiers qui a pour nom « Rayon noir ».

Lui comme elle devaient partir à la retraite le 16 octobre prochain, jour des 65 ans de Jane, âge qu'il aura franchi cinq semaines plus tôt, le 4 septembre. Avant cela, un certain nombre de festivités étaient prévues, tout au long de l'année, pour célébrer avec faste les 30 ans de Phébus. En janvier, pour tout achat de deux volumes de la collection « Libretto », un hors-série était offert. Une tournée de huit dîners avec, à chaque fois, vingt-cinq libraires devait être organisée d'avril à juin, avec l'équipe de diffusion du Seuil. En juin, le festival « Etonnants voyageurs » de Saint-Malo a mis à son programme un hommage à Phébus.

Et puis, patatras ! Jean-Pierre Sicre a été mis à pied le 20 janvier et fait l'objet

d'une procédure de licenciement pour faute grave (et non pas lourde, comme lui-même l'a d'abord annoncé à la presse). Il a reçu sa lettre vendredi 17 février.

Depuis septembre 2003, Jean-Pierre Sicre n'est plus propriétaire de sa maison, qu'« *il a très bien vendue* », reconnaît-il. L'intégralité des parts, excepté 7 %, détenus par le Seuil, a été cédée au groupe Libella, dirigé par Vera Michalski, qui possède plusieurs autres maisons d'édition en France, en Suisse et en Pologne, dont Buchet-Chastel, Noir sur blanc et Maren Sell.

L'opération s'est faite en deux temps. En 1998, Vera Michalski et son mari Yan (aujourd'hui décédé) ont pris 49 % de la maison, avant d'en acquérir la totalité en 2003. L'achat des actions, plus le remboursement des comptes courants, s'est élevé à 2,075 millions d'euros, d'après M^{me} Michalski. L'ensemble de la recapitalisation a, quant à elle, dépassé 4 millions d'euros. En 2005, la maison a publié 85 titres et réalisé un chiffre d'affaires d'environ 4 millions d'euros.

Mais ce n'est pas tant des questions d'argent que de personnes qui ont fait éclater le conflit. Jean-Pierre Sicre est un éditeur hors pair, reconnu de tous pour son travail, notamment sur les romans allemands – E.T.A. Hoffman en particulier – et la littérature arabe. Il parcourt les lettres françaises et étrangères avec flamboyance. C'est un dénicheur de perles rares. Son premier « coup » fut d'ailleurs la réédition du *Livre des ruses*, des contes arabes écrits par un anonyme du XIV^e siècle.

Mais l'idée de passer la main semble lui être douloureuse. Il y a dix-huit mois, il avait fait embaucher un premier successeur, dont il s'est ensuite séparé, parce qu'il ne convenait pas à une partie de l'équipe des 18 salariés de Phébus. Au

printemps 2005, il a choisi une nouvelle candidate, mais, cette fois-ci, c'est Vera Michalski qui a fait traîner l'affaire en longueur, car la personne avait, selon elle, le même profil que la précédente.

Depuis septembre, les relations humaines ont viré à l'aigre. « *La confiance s'est rompue à la suite d'une série de dérapages comportementaux* », précise Vera Michalski. Selon cette dernière, la goutte d'eau faisant déborder le vase serait intervenue le 4 janvier lorsqu'elle a reçu une lettre recommandée de Jean-Pierre Sicre au ton particulièrement désagréable. « *C'est pour sauver Phébus et assurer la pérennité de la maison que j'ai pris la décision de le licencier* », précise M^{me} Michalski, dénonçant le système de « *personnalisation à outrance* » mis en place par Jean-Pierre Sicre.

Mais l'éditeur n'en démord pas. D'après lui, lors de l'accord scellé en 2003, elle devait « *régner* », et lui « *gouverner* ». « *Nous avons reçu une lettre affreuse et nous avons été congédiés comme des laquais* », explique-t-il. Vera Michalski dit vouloir annoncer le nom du successeur de Jean-Pierre Sicre plus tard, une fois la « tempête » apaisée. Un déménagement de la maison, dans de nouveaux locaux, est prévu dans trois semaines.

Mercredi 22 février, se tenait au siège de Volumen une réunion des représentants qui s'occupent des ouvrages de Phébus. Seule une dizaine d'argumentaires, sur les 18 livres prévus pour mai et juin, était rédigée. Déjà, plusieurs auteurs de la maison, qui avaient Jean-Pierre Sicre pour interlocuteur, ont appelé, à l'annonce de son licenciement, pour savoir qui s'occuperait d'eux. Bref, ce sont les rayons de Phébus qui risquent de pâlir de cette crise.

ALAIN BEUVE-MÉRY

L'ÉDITION

Italie. Consacré à la littérature pour la jeunesse, le festival Minimondi se tient actuellement à Parme jusqu'au 20 mars. Pour la première fois, le coup d'envoi a été donné cette année par un colloque international sur la délicate situation de l'édition de jeunesse indépendante en Europe. Étaient représentées un bon nombre de maisons parmi les plus créatives, mais aussi les plus fragiles – Andersen Press (Angleterre), la Joie de lire (Suisse), Querido (Pays-Bas), Media Vaca (Espagne), Baobab (République tchèque), Hanser (Allemagne)... ainsi que, du côté français, Actes Sud Junior, Thierry Magnier ou les éditions du Panama. Sous la houlette de l'éditrice et libraire Grazia Gotti, de la prestigieuse librairie pour enfants Giannino Stoppini, à Bologne, la deuxième journée, consacrée à l'Italie, a mis en lumière le renouveau créatif de l'édition pour la jeunesse transalpine. On fait la queue dans les librairies italiennes pour se procurer le deuxième roman de Federico Moccia, *Ho Voglia di te* (éd. Feltrinelli), qui vient de sortir et qui constitue la suite

de *Tre metri sopra il cielo*, déjà vendu à un million d'exemplaires. Avec cet ouvrage de Federico Moccia, né à Rome en 1963 et auteur de scénarios pour le cinéma, l'Italie semble découvrir le créneau porteur des « jeunes adultes » (ce que les Américains appellent *Young Adults*), et les libraires n'en reviennent pas de voir se former devant leurs vitrines des queues qui rivalisent avec celles d'Harry Potter. Dans un pays d'art et de littérature, la qualité du livre de jeunesse a longtemps été décevante. Cette vitalité nouvelle, tant en romans qu'en albums, explique que l'Italie soit l'invitée d'honneur du Salon de Montreuil en 2006.

Le Centre national du livre (CNL), créé pour être au service des métiers du livre et de l'édition et qui organise des manifestations littéraires destinées au grand public (Lire en fête, Les Belles Étrangères, Le Printemps des poètes...), s'est doté d'un nouveau site Internet, destiné aux professionnels comme au grand public. www.centrenationaldulivre.fr.

AGENDA

LE 24 FÉVRIER.
PONTIGNY-CERISY. A Paris, pour la parution de *Siècle, cent ans de rencontres intellectuelles de Pontigny à Cerisy* (IMEC), une table ronde, « *Débattre dans la cité : l'exemple d'une contre-institution culturelle, Pontigny-Cerisy* », est organisée à l'ENS, animée par Laurent Martin, avec Ludvine Bantigny, Barbara Cassin, Christophe Charle, Armand Hatchuel et Edith Heurgon (à 20 h 30, 45, rue d'Ulm, 75005 ; salle Dussane, entrée libre).

LE 25 FÉVRIER.
BALZAC. A Paris, journée d'études « *Balzac journaliste* », proposée par José-Luis Díaz et Nicole Mozet (à 9 h 30, à la Maison de Balzac, 47, rue Raynouard, 75016).

LE 28 FÉVRIER.
COLLOBERT. A Saint-Germain-la-Blanche-Herbe (14), l'IMEC propose une soirée autour de l'œuvre de Danielle Collobert, avec Françoise Morvan, Jean-Pierre Faye, Paul Otchakovsky-Laurens et André Markowicz (à 19 h 30, à l'abbaye d'Ardenne. Grange-aux-dîmes ; rens. et rés. : 02-31-29-52-46).

LE 1^{er} MARS.
LITTÉRATURES FRANCOPHONES. A Paris, à la BNF, conférence d'Alain Mabanckou « *Littératures francophones : un avenir pour la littérature française ?* », suivie d'un débat avec Maïssa Bey, Brina Svit et Romuald Fonkoua (à 18 h 30, site François-Mitterrand, 75013 ; grand auditorium ; rens. : 01-53-79-49-49).

L'éditeur Philippe Picquier fête ses vingt ans

Un généraliste de l'Extrême-Orient

Philippe Picquier, 55 ans, est un éditeur décalé. Un peu avant les autres, il s'est intéressé à l'Extrême Orient, la Chine, le Japon et ensuite l'Inde. Un peu avant les autres, il s'est installé loin de Paris, à Arles, dans le giron d'Harmonia Mundi, son partenaire, diffuseur et principal bailleur de fonds, là où est présente une autre maison qui a pignon sur rue : Actes sud. Il se définit aujourd'hui lui-même comme « *un éditeur généraliste de l'Extrême-Orient* ».

1986-2006, voilà vingt ans que sa maison existe. Elle compte désormais 800 titres à son catalogue. Celui-ci est particulièrement éclectique : des essais, de la littérature, mais aussi des documents, des romans policiers ou érotiques, des ouvrages pour enfants, des livres d'art... « *On ne publie pas que des traductions, la création représente de 25 % à 30 % de notre catalogue* », précise-t-il. Parmi les indémodables, figure le *Petit précis à l'usage de l'amateur de littérature chinoise contemporaine*, de Noël Dutrait.

Son succès, il le doit au goût du public. « *Il y a une véritable remise à niveau de la connaissance de l'Asie, en France* », observe-t-il. Depuis cinq ans, les éditions Phi-

lippe Picquier sont à l'équilibre et gagnent de l'argent. Cela n'a pas toujours été le cas. « *Pendant quinze ans, la maison en a même perdu beaucoup* », explique-t-il. Mais le patron d'Harmonia Mundi lui a fait confiance et a su miser sur le moyen et le long terme.

Au 30 juin 2005, la maison a enregistré un chiffre d'affaires de 1,8 million d'euros et au 30 juin 2006, après une hausse de 17 %, il devrait atteindre 2,1 millions d'euros. La collection de poche, créée il y a onze ans, représente aujourd'hui 40 % du chiffre d'affaires. Composée de huit personnes, la maison reste, depuis quelques années, sur un rythme régulier de production : une soixantaine de nouveautés par an, plus 25 titres en poche.

Nouveaux axes de développement pour 2006 : le maintien de l'effort sur les livres pour la jeunesse, mais aussi la création d'une collection de mangas. Étonnamment, Philippe Picquier n'avait pas pris le train en marche, mais « *il y aura toujours de la place en première classe* », estime-t-il. Il ne vise pas les mangas de divertissement, déjà bien présents sur le marché, mais recherche plutôt des auteurs tradition-

nels et exigeants et compte mettre l'accent sur la qualité des traductions.

Dans sa carrière d'éditeur, Philippe Picquier a toujours défendu une politique d'auteurs en se fiant à ses goûts et à ses rencontres. Il essaie de se rendre deux fois par an sur place.

Son dernier coup de cœur : *Le Chant des regrets éternels*, de Wang Anyi, une romancière chinoise, née en 1954, dont il a déjà publié un livre et dont trois autres sont en cours de traduction. « *C'est le plus beau roman que j'ai fait traduire depuis dix ans* », s'enthousiasme-t-il. Si certains des écrivains qu'il avait d'abord publiés sont partis rejoindre des maisons concurrentes, il a, grâce au poche, récupéré des auteurs publiés ailleurs.

Au fil du temps, Philippe Picquier a surtout réussi à créer une unité et une identité, autour de sa maison. « *Auparavant, ce qui était publié en France sur l'Asie l'était beaucoup en vrac* », dit-il. Désormais, grâce aux différentes collections et aux anthologies, les lecteurs s'y retrouvent et possèdent leurs repères. Le bouche-à-oreille a fait le reste. ■

A. B.-M.

LES CHOIX DU « MONDE DES LIVRES »

LITTÉRATURES

La Robe, de Robert Alexis (éd. José Corti)
L'Argent, l'urgence, de Louise Desbrusses (POL)
Alice dans les livres, de Jean-Marie Gourio (Julliard)
Œuvres, de Claude Simon (Gallimard, « Pléiade »)
A l'instant de quitter la pièce, de Wallace Stevens (éd. José Corti)
32 jours de mai, de Marianne Storti (éd. Le Bord de l'eau)
Cendres & métaux et **Chers oiseaux**, d'Anne Weber (Seuil)

ESSAIS

Journal atrabilaire, de Jean Clair (Gallimard)
Les Forces imaginantes du droit, de Mireille Delmas-Marty (Seuil)
La Saveur du monde. Une anthropologie des sens, de David Le Breton (Métailié éd.)
L'Europe de Thomas Platter, traduit et présenté par Emmanuel Le Roy Ladurie (Fayard)
Rouler plus vite, laver plus blanc, de Kristin Ross (Flammarion)
Dieu, numéro de janvier-février de la revue *Critique* (Ed. de Minuit)
Fresh Theory, ouvrage collectif (Léo Scheer éd.)

Maurice Nadeau

Le vieil homme et les livres

Critique prestigieux, éditeur intransigeant, Maurice Nadeau, 95 ans, fête l'anniversaire de « La Quinzaine littéraire », fondée en 1966. Il publie à cette occasion un choix de ses chroniques

Rencontrer ce très vieux monsieur qu'est aujourd'hui Maurice Nadeau - 95 ans cette année -, frappe dès l'abord sa présence sans âge. Affaire de prestance, d'allure, d'autorité, d'intelligence déniaisée mais bienveillante, et tout à la fois de timidité, de réelle modestie, d'orgueil blessé, d'incertitude, d'innocence. Le petit garçon pauvre, solitaire, orphelin d'un père tué à la Grande Guerre, élevé par une mère illettrée, courageuse et forte, l'adolescent qui s'est mis à lire contre l'implacable dureté du monde pour mieux s'ouvrir à sa réalité puis à sa surréalité, on les aperçoit comme en transparence dans ses yeux restés vifs, dans son grand corps redressé, chêne qu'on n'abattra pas... « Résistant », premier mot qui vous vient à l'esprit en voyant Maurice Nadeau. Bien sûr, on le connaît : critique prestigieux (*Combat*, *France-Observateur*, *L'Express*), éditeur intransigeant (ne rien publier qui ait une visée commerciale), journaliste littéraire qui ne désarme pas (*Les Lettres nouvelles*, *La Quinzaine littéraire*), intellectuel sans parti mais fidèle à ses engagements et qui suscite la fidélité autant de ses adversaires que de ses amis. Résistant et, par force, survivant. D'une grande époque de la littérature. Ses amis : Blanchot, Beckett, Michaux, Leiris, Limbour, Jabès, tous morts. Mais non disparus, sinon au sens qu'il donne lui-même à ce qu'ils ont en commun avec lui : le goût de la « disparition ». Comme l'avaient aussi « ses » auteurs : Malcolm Lowry, Georges Perec... Et celui qu'il considère comme le plus grand de tous les romanciers : Kafka.

Ce matin de février, dans une salle de séminaire à l'université Paris-VII, il regarde avec une sorte d'étonnement les doctorants, étudiants, chercheurs qui s'asseyent autour de la grande table. Jette un coup d'œil aux rayonnages de la bibliothèque personnelle de Michel Leiris, léguée à Francis Marmande pour une institution de son choix. En sa qualité de professeur, notre collaborateur accueille Maurice Nadeau pour une séance

du groupe de recherche sur la « littérature au présent ». L'hôte trouve les mots justes pour qualifier l'émotion ressentie par toute l'assistance devant l'invité : respect, connivence, affection. Le contraire de la déférence. Il en sourit : « C'est vrai, je reçois parfois d'auteurs que je ne connais pas, des livres dédiés "en hommage affectueux". Cela doit être un effet de l'âge, les gens s'attendent, s'apitoient. Un peu comme vous ici. » Nous rions. Ce sera son seul effet de coquetterie.

« Éditeur de l'impossible »

Durant deux heures, la parole claire, la mémoire vive, il répond aux questions. De la plus légère : « Avez-vous encore des ennemis ? Ou ont-ils disparu avec vos amis ? » - « J'en ai un : Jean-Jacques Pauvert. Mais je ne sais plus pourquoi et lui probablement non plus », à la plus grave : « Michel Houellebecq ? Il a fait mon siège pendant un an. J'ai cédé à l'intimidation, de lui et de sa compagne, j'ai publié Extension du domaine de la lutte, j'y entendais une colère désespérée contre la médiocrité. Après, comme je ne publiais pas ses poèmes, il a cédé aux avances de Raphaël Sorin, directeur littéraire avisé. Il a surenchéri dans la haine de soi pour plaire à un public qui aime se détester à travers lui. Ce qu'il raconte est intéressant d'ailleurs et souvent intelligent mais sans forme. Remarquez, je suis heureux de son succès : j'en vis. Mais, en règle générale, je suis l'éditeur des écrivains refusés partout. Je ne me plains pas quand ils me quittent : un éditeur veut que ses auteurs soient heureux chez lui ; s'ils ne le sont plus, ils s'en vont. C'est Angelo Rinaldi, je crois, qui a dit de moi : "Il est l'éditeur de l'impossible". » Une petite voix ne résiste pas : « Nadeau, dans l'édition : la possibilité d'une île ? » Il hoche la tête : « C'est vous qui le dites. Mais n'oubliez pas qu'un éditeur vit par les autres. » Ce qu'il doit aux auteurs, il l'a développé tout au long de ses « mémoires littéraires » : *Grâces leur soient rendues* (Albin Michel, 1990), « à ces auteurs par qui Nadeau avoue, avec une humilité un peu écrasante, accéder à l'existence et même à une gloi-



Maurice Nadeau, février 2006. OLIVIER ROLLER POUR « LE MONDE »

re discrète, notait alors Michel Braudeau dans le feuillet du « Monde des livres ».

L'échange tourne ensuite autour de son indépendance, de ses engagements politiques, de son trotskisme impénitent, du « Manifeste des 121 » pour le droit à l'insoumission dans la guerre d'Algérie qu'il a fait signer de son bureau chez Denoël face à celui des *Temps modernes* de Sartre et pour lequel il a été le seul arrêté. « J'ai toujours pensé, comme André Breton aussi, que la littérature devait mener quelque part. Je le pense encore. » Son indéfectible attachement à la littérature comme morale et comme politique de l'insoumission, Nadeau ne le formule pas en ces termes, ce serait trop emphatique. Mais il y a de ça, note calmement sur son cahier une doctorante japonaise.

On le retrouve quelques jours plus tard dans son bureau de *La Quinzaine littéraire* qui est aussi celui des éditions Maurice Nadeau, en face du Centre Pompidou. Anne Sarraute, son assistante, la discrétion même (elle est la fille de Nathalie), continue à l'ordinateur portable son travail pendant l'entretien, étouffant un rire jeune au rappel de la « formidable modestie » du patron et s'étonnant quand même qu'il ait pu dire devant les universitaires de Jussieu qu'« il vaut mieux faire pitié qu'envie ». « Mais c'est vrai. Il s'est toujours trouvé quelqu'un pour me venir en aide quand j'avais des difficultés : un instituteur, un professeur, un proviseur, le directeur de l'École normale supérieure de Saint-Cloud, plus tard Pierre Naville qui a été mon mentor politique, Pascal Pia qui m'a engagé à *Combat*, René Juillard qui a accepté de perdre de l'argent pour ma revue *Les Lettres nouvelles*, Claude Gallimard qui l'a reprise chez Denoël, un écrivain autrichien un peu argenté, Joseph Breitbach, qui m'a aidé à titre personnel pour *La Quinzaine littéraire*,

« En règle générale, je suis l'éditeur des écrivains refusés partout. Je ne me plains pas quand ils me quittent : un éditeur veut que ses auteurs soient heureux chez lui ; s'ils ne le sont plus, ils s'en vont »

le riche psychanalyste Armando Verdiglione qui l'a renfloué, Edmond Jabès, quand l'étrange Italien a voulu reprendre son argent parce que je ne publiais pas ses textes, Louis Vuitton qui soutient *La Quinzaine* et mes éditions en coéditant la collection « Voyager avec » où nous avons publié notamment un Derrida et préparons un Marx. De sorte qu'il y aura toujours quelqu'un, j'en suis convaincu, pour m'apporter le nerf de la guerre. » On lui fait valoir que c'est parce qu'il est intègre, n'a jamais cherché à s'enrichir. Il hausse les épaules : « C'est vous qui le dites. » Mais on sent bien qu'Anne Sarraute approuve de tout son être.

On parle de sa méthode de critique : « L'empathie d'abord, comprendre le projet de l'écrivain puis prendre une distance pour voir s'il le réalise bien. » Des livres qu'il aimerait encore lire : *Don Quichotte ? Guerre et paix ?* « Je les ai lus il y a longtemps. J'ai d'énormes ignorances mais je pense avoir tout lu de ce qu'un homme cultivé se doit de lire. J'aimerais encore une fois découvrir avec la même émotion un livre aussi génial qu'au-dessous du volcan. Il m'arrive de le relire. Pourquoi m'a-t-il autant frappé ? » On suggère que le roman a rencontré en lui ce qu'il appelle lui-même « ma part d'ombre ». « Mais justement, je ne sais pas ce qu'elle est. Même une psychanalyse n'en viendrait probablement pas à bout. Sait-on pourquoi certains livres vous parlent autant et si profondément ? Je sais seulement que la vie humaine commence avec les livres. Pour moi, lire, éditer, écrire sur les livres, c'est le même plaisir et le même devoir. Vous aviez raison : je ne suis pas un critique, mais un lecteur. » On le quitte en lui disant avec élan : « A bientôt ! » Cette fois, il ne répond pas. L'âge ? ■

MICHEL CONTAT

« La Quinzaine littéraire » a 40 ans

Maurice Nadeau et François Erval, en fondant sans grands moyens, en 1966, *La Quinzaine littéraire*, avaient à l'esprit deux « magazines » anglo-saxons sans équivalent en France : le *Times Literary Supplement* de Londres (TLS) et la *New York Review of Books* (NYRB). Ce sont des hebdomadaires à la pagination abondante, auxquels collaborent des critiques réputés, journalistes ou universitaires, et des écrivains de renom international, pour des articles souvent longs, jamais trop longs. Pour la France et ses moyens limités, a fortiori quand il s'agit de presse littéraire, il fallait voir plus petit tout en visant aussi haut. Un bimensuel, donc, et des collaborateurs non rémunérés. Un nombre de pages raisonnable. L'exigence de qualité dans une critique sans complaisance de la production actuelle en littérature, poésie comprise, et en sciences humaines, à quoi se sont ajoutés aussitôt le cinéma et les arts plastiques... Une revue critique au format de journal et vendue en kiosques. Objectif tenu depuis quarante ans, avec des hauts et des bas. A l'heure actuelle, Nadeau préside deux fois par mois les réunions pour les « fictions » et pour les « sciences humaines ». Il a recruté lui-même ses collaborateurs directs, notamment Bertrand Leclair pour la littérature.

Autour d'eux se greffent des critiques cooptés par affinités intellectuelle et esthétique mais aussi par choix délibéré de varier les opinions. Parmi les plus fidèles et les plus récents : la critique et romancière Tiphaine Samoyault. Nadeau attend des nombreux universitaires qui, comme elle, collaborent à *La Quinzaine* qu'ils écrivent avec vivacité en prenant clairement parti. La littérature lui est toujours apparue comme un combat à mener pour des valeurs offensives. Un numéro spécial va paraître le 16 mars où se liront sur les grandes évolutions du paysage intellectuel français une enquête sociologique et historique de Gisèle Sapiro, une table ronde autour de Maurice Nadeau, une enquête auprès d'écrivains, de libraires et d'éditeurs.

De Maurice Nadeau paraît, aux éditions Maurice Nadeau, un choix du Journal en public qu'il tient sous forme de libre chronique dans *La Quinzaine littéraire* depuis 1997. On rappelle aussi le recueil composé de ses meilleurs articles et préfaces *Serviteur !* Un itinéraire critique à travers livres et auteurs depuis 1945 (Albin Michel, 2002) et le bref *Une vie en littérature. Conversations avec Jacques Sojcher* (Ed. Complexe, 2002).